

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1931

N° _____

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris, en 1931

PAR

Paul BARRÉ

Né le 23 Octobre 1900, à Laval (Mayenne)

Essai Psycho-Pathologique
sur Danton

Président : M. MENÉTRIER, Professeur

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49.

—
1931.

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE SUR DANTON

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1931

N° _____

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris, en 1931

PAR

Paul BARRÉ

Né le 23 Octobre 1900, à Laval (Mayenne)

Essai Psycho-Pathologique sur Danton

Président : M. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

—
1931

LE DOYEN M. BALTHAZARD.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GREGOIRE.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELbet.
	CUNEO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE	Neurologie et Psychiatrie
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BÉNARD Henri	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BROCC	Pathologie chirurgicale.
BRULE	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
DOGNON.	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
ECALLE	Obstétrique.
FEY	Urologie.
GARNIER	Pathologie expérimentale
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HOVELACQUE	Anatomie.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOANNON	Hygiène.
JOYEUX	Parasitologie.

MM.

LABBE Henri	Chimie biologique.
LAROCHE Guy	Pathologie médicale.
LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LIAN	Pathologie médicale.
MERCIER Fernand	Pharmacologie.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
MULON	Histologie.
OBERLING	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUENU	Pathologie chirurgicale.
RICHET	Physiologie.
SEZARY	Dermatologie et syphili-
VALLÉRY-RADOT	[graphie.
(Pasteur)	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

BUSQUET	Pharmacologie.
GUENIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
RETTERER	Histologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — Agrégés chargés du cours de clinique annexe à titre permanent

MM.

ABRAMI	Clinique médicale.
CHIRAY	Clinique médicale.
DEBRE	Clinique médicale.
DUVOIR	Clinique médicale.
FISSINGER	Clinique médicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.
BASSET	Clinique chirurgicale.

MM.

CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.
MATHIEU	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.
LE LORIER	Clinique chirurgicale.
LEVY-SOLAL	Clinique obstétricale.
METZGER	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire .	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE

A MON BEAU-PÈRE

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*En témoignage de ma profonde gratitude
pour l'enseignement qu'il m'a donné,*

*Et pour l'assurer du souvenir fidèle que je
garderai de son haut exemple, intellectuel et
moral.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Membre de l'Académie de Médecine

qui a bien voulu me faire l'honneur d'ac-
cepter la présidence de cette thèse.

Respectueusement.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

- 1922-23 M. le Professeur HARTMANN.
M. le Professeur CHAUFFARD.
- 1923-24 M. le Professeur LEMIERRE.
M. le Professeur LENORMANT.
- 1924-25 M. le Professeur NOBECOURT.
M. le Professeur GILBERT (in memoriam)
M. le Docteur TZANCK.
- 1925-26 M. le Professeur agrégé LARDENNOIS.
M. le Docteur A. BLOCH.
M. le Docteur HALBRON.
- 1926-27 M. le Docteur PICOT.
- 1927-28 M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE.
- 1928-29 M. le Docteur MARQUEZY.
- 1929-30 M. le Docteur LORTAT-JACOB.
M. le Docteur DEVRAIGNE.
- 1930-31 M. le Docteur FAROY.

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE

SUR DANTON

Les actes de la Révolution sont des pierres de scandales, que les uns voilent en fils respectueux, que les autres exposent en juges sévères, mais que personne ne songe à examiner en curieux.

AUGUSTIN COCHIN,

La Crise de l'Histoire Révolutionnaire, p. 98

INTRODUCTION

I

Les grands hommes de l'Histoire sont souvent jugés de façons bien différentes. Alors qu'un d'eux a de fervents admirateurs, qui s'appuient sur de sérieux arguments, d'autres le méprisent pour des raisons non moins motivées.

Parmi les nombreuses explications qu'on pourrait donner de cette inégalité de traitements, on peut admettre que, précisément, ces hommes-là présentent dans leur psychisme quelque chose d'anormal, d'extraordinaire, qui dérouté les observateurs seulement au fait de la psychologie normale.

Certains pourtant suspectent le déséquilibre, s'engagent dans la bonne voie de la connaissance, mais s'arrêtent faute de moyens. Ils concluent alors d'un mot imprécis pour eux, emprunté à la psychiatrie, et qui leur suffit. Certaines réputations sont ainsi faites. Le sujet relève alors de la psychopathologie qui étudiera la psychose ou le déséquilibre, éliminera les faux diagnostics qui circulent, et en proposera un, plus sérieusement motivé.

C'est ce que nous nous proposons de faire au sujet de Danton, dont l'existence, de 1789 à 1794, présenta toute une série d'oscillations alternative-

ment expansives et dépressives. Troubles de l'humeur qui, à plusieurs reprises, furent rattachés à la neurasthénie par les historiens, et que nous nous proposons de rapporter à la Cyclothymie.

II

Au cours de la vie de société, l'individu est appelé à montrer les différents aspects de sa valeur. Si chacun possède sa valeur potentielle, ce qu'on apprécie c'est la valeur résultante qui, elle, dépend des mille aspects de la vie quotidienne, avec ses occasions, ses variations, ses hasards, ses épreuves. La vie sociale est donc ainsi le réactif de l'individu.

Partant d'une individualité, on pourrait donc imaginer plusieurs aspects sociaux, suivant les conditions dans lesquelles on la ferait évoluer. Ce ne serait que jeu de l'esprit, car dans la réalité il en va tout autrement, et des réactions qu'a présentées un individu dans des conditions définies, on ne peut présumer de son devenir dans d'autres conditions.

Mais c'est dans les périodes où la vie se transforme sans arrêt, dans les périodes de crises, que bien souvent les individus se révèlent. Ils montrent alors, ce qui sommeillait en eux, ce qu'ils soupçonnaient peut-être ou ignoraient tout à fait, mais souvent ils laissent apparaître ce qu'ils auraient pu dissimuler toujours, dans des temps plus calmes.

Si l'ancienne personnalité s'atténue ou sombre, il subsiste tout ou partie de ce que l'expérience a enseigné.

Mais dans les périodes agitées, les réactions de l'individu sont d'autant plus marquées que le per-

sonnage est lui-même plus marquant. C'est chez lui qu'on peut voir, avec le maximum de netteté, les différentes dominantes qui font les individualités. Et c'est dans ces temps, que le psychologue et le psychiâtre peuvent le mieux examiner, suivre et apprécier les individus et leurs réactions. Aussi, ne faut-il pas s'étonner si de tels personnages sont bien souvent considérés, ou comme des héros exemplaires, ou des monstres abominables.

Un des milieux particuliers dans lesquels on peut avoir à examiner l'individu, est le milieu politique. Nous n'avons pas, ici, à l'apprécier, mais seulement à le considérer comme un des moments de la vie sociale. Et comme nous l'avons indiqué précédemment, lui aussi aura ses outrances et ses faiblesses, suivant les périodes où nous l'envisagerons.

Un des moments de notre histoire les plus remarquables, nous semble-t-il, du monde de la politique, est celui de l'agitation et de l'instabilité par excellence, celui de la Révolution.

L'historien, dans ses jugements, donne, suivant ses tendances personnelles, la prépondérance à l'opinion qu'il s'est faite de l'individu, ou aux conséquences de ses réactions sociales. Il nous semble qu'il faudrait toujours séparer ces deux jugements. Ce serait ainsi permettre à chacun, de composer, d'après les principales données du problème. Ainsi, serait-on souvent amené à modifier son opinion si on examinait l'individu et ses réactions sociales, d'abord à travers un tempérament, et ensuite quelquefois, à travers une psychose. De cette façon, bien

des actions bizarres, voire même illogiques, seraient-elles mieux expliquées, ou seulement plus admissibles.

On a prétendu qu'il n'y avait aucun rapport entre l'homme politique et l'homme privé.

Ceci ne paraît exact que pour l'individu équilibré et qui a pu faire deux parts bien séparées de son existence.

Mais chez le déséquilibré, il en va tout autrement, car il projette partout ses tendances, ses instincts, ses passions, en totalité ou en partie, suivant le degré de contrôle qu'il conserve encore de soi-même.

On connaît la difficulté du diagnostic chez le vivant, aussi devons-nous être modeste autant que prudent lorsqu'il s'agit d'un disparu. Si le vivant est réticent dans ses paroles, confus dans ses pensées, trop abondant dans certains détails, discret ou dissimulé dans d'autres, mais accessible souvent à l'observation continue, en revanche dans l'Histoire, nous n'avons comme guides repères que les accidents les plus marquants. Ce sont les sommets qui émergent du massif, encore sont-ils bien souvent embrumés.

Nous nous aiderons donc des principaux documents, mais ne nous appuierons vraiment que sur les faits incontestables. Les récits, souvenirs, Mémoires des contemporains, sont trop souvent des interprétations personnelles, et en cela semblables aux récits romancés de bien des malades. Et chez ceux qui ont laissé ces Mémoires, même « lorsque ce té-

moins est un homme honorable, attentif et intelligent » (Taine), doit-on toujours chercher l'intérêt qui les a poussés à tant insister sur le personnage qui nous occupe.

Ici encore, rappelons-nous l'intérêt ou la passion qu'on devine ou qui transpire quelquefois des paroles, des parents, amis ou voisins qui accompagnent certains consultants.

Et si nous regrettons tant, de manquer des précisions qui nous seraient si nécessaires pour connaître enfin les grands acteurs du passé, rappelons-nous toujours que nous ne connaissons guère mieux les contemporains, que nous sommes pourtant quelquefois appelés à juger et à soutenir. Nous ne savons que d'après ce qu'ils montrent — pour certains c'est suffisant, pour d'autres ce n'est rien — et s'ils se sont composés un personnage, ils l'ont généralement paré au maximum !

L'Histoire ainsi observée compterait peut-être autant de héros, probablement moins de monstres, mais toujours des hommes.

C'est pourquoi il nous a paru intéressant de tenter le portrait psycho-pathologique d'un des plus grands parmi les Hommes de la Révolution, laissant ensuite à chacun le soin d'apprécier, du point de vue social, les conséquences et les responsabilités.

III

Les historiens qui ont spécialement étudié la vie de Danton, et ceux qui, au cours de leurs travaux sur la Révolution, se sont arrêtés aux grandes figures de l'époque, s'étonnent tous des inexplicables alternances d'ardeur et d'insouciance qui jalonnent cette existence.

Récemment, M. Gaxotte écrivait : « Si redoutable dans ses bons jours, il retombait, après chaque sortie, dans une torpeur qui le rendait incapable d'efforts pour de longs moments ». Et M. Madelin disait : « Avidé d'action, encore que de nature paresseuse, il se surexcitait devant les périls, et s'il est victorieux, semblera se détacher de sa propre victoire. Il sera, suivant le cas, sensible ou atroce. « Et quand il semblera tout puissant, s'affaîssera soudain, « saoul de larmes », dira-t-il ». Enfin, au moment de la mort des Girondins : « Il semblait en pleine neurasthénie, disant seulement parfois « Dan-
« ton se réveillera ».

Nous avons voulu revoir les jugements portés par d'autres auteurs, parmi lesquels nous citerons M. Mathiez : « Il y a deux Danton... Celui de la légende, le patriote ardent et cocardier, qui rêve d'achever l'œuvre séculaire de la monarchie défunte... mais il y a un autre Danton, le vrai Danton, un politicien retors et sceptique qui désespère promptement du succès de la Révolution... Les malins ou

les prudents nous diront peut-être que les deux Danton ne sont pas inconciliables ...que la logique des faits n'est pas celle des raisonnements, et qu'il y a du temps à tout et pour tout. »

M. Gustave Le Bon : « A un moment donné, Danton devint l'âme de la Révolution, mais il était dépourvu de ténacité et de fixité dans la conduite. »

Albert Sorel : « ...Et tous ces contrastes se succèdent spontanément par accès, par sursauts. La raison et la politique procèdent en lui comme, chez d'autres, l'instinct et la passion. ...Ce travail méthodique l'excède, les écritures l'énervent : il les évite non seulement parce qu'elles sont compromettantes, mais parce qu'elles le fatiguent. Dans le péril, il a toutes les audaces, dans le courant de la vie, il a toutes les paresse.

...On le verra tout d'un coup broncher dans les incertitudes, s'arrêter, se dérober au moment où il faudrait donner en plein, cédant à un irrésistible besoin de détente, d'oubli, de repos, de bonheur. »

Taine : « ...ses goûts larges, ses besoins alternatifs de fougue et d'indolence, ses appétits de jouissance et de domination, ses rudes et violents instincts d'expansion, d'initiative et d'action... ...Ce qui lui convient, ce n'est pas la discipline régulière d'une vieille société qui dure, mais la brutalité tumultueuse d'une société qui se défait ou d'une société qui se fait. Par tempérament et par caractère, il est un barbare. »

Mignet : « Ardent, accablé de dettes et de begence de son tempérament orageux, était fort mobile. »

Mignet : « Ardent, accablé de dettes et de besoins, de mœurs relachées, s'abandonnant tour à tour à ses passions ou à son parti, il était formidable dans sa politique, lorsqu'il s'agissait d'arriver à son but, et redevenait nonchalant après l'avoir atteint. »

Thiers : « Danton fut l'homme haineux, violent, mobile et tour à tour cruel et généreux. »

Et enfin, dans l'ouvrage de M. Madelin spécialement consacré à Danton, et auquel il nous faudra toujours revenir, nous pouvons relever parmi beaucoup d'autres :

C'était, en apparence, un homme de fer, ...très au fond, Danton était un nonchalant. D'ailleurs énergique au suprême degré dans les moments de crise, et capable, tout à la fois, d'une inconcevable audace et d'un infatigable labeur, brusquement, il s'affaissait quand la crise s'apaisait : se déclarant *anéanti*, il était effectivement vite épuisé, ayant toujours mal pesé ses forces et s'étant surmené. Quand, par surcroît, à la fatigue s'ajoutait quelque déception, cette fatigue prenait vite l'allure d'une véritable neurasthénie. »

Etant donné ces opinions en apparence concordantes, il nous a semblé intéressant de préciser et comparer ces accès, voir s'il y avait un lien entre eux, examiner leurs répétitions dans le temps et l'espace, leur intensité, leurs causes.

C'est alors que nous avons remarqué que ces

accès survenaient sans cause, n'étaient précédés ni accompagnés d'aucune affection organique, que rien ne les faisait prévoir, que la fatigue ne les conditionnait pas seulement, mais qu'un rythme semblait les entretenir et les renouveler, et qu'à un accès d'hyperactivité succédait un accès de dépression, précurseur lui-même d'un autre accès d'expansion psychique — en résumé, que sa vie se présentait sous forme d'oscillations continues et en sens contraire.

Précisons tout de suite que notre étude ne portera que sur une partie de la vie de Danton, de juillet 1789 au 16 Germinal de l'an II, époque de beaucoup la mieux connue, où les actes se succèdent à dates suffisamment rapprochées pour être étudiées dans leur suite et leur ensemble.

Loin de nous l'idée d'expliquer ce qui, jusqu'à maintenant, a paru inexplicable pour les uns, mal expliqué pour les autres. Nous nous bornons à ajouter aux explication historiques variées, l'interprétation psychiatrique des mêmes faits. Il ne nous appartient pas non plus de prendre parti, nous ne prétendons que donner une explication supplémentaire à ce qu'on pourrait appeler les éclipses, les inégalités, les écarts de Danton.

CHAPITRE IV

Les alternatives d'expansion psychique et de dépression, nous ont paru devoir être rapportées à la cyclothymie. Mais avant de commencer la description des périodes successives qui ont occupé la vie politique de Danton, il nous a semblé nécessaire de définir ce que nous entendons exactement par Cyclothymie.

Déjà, dans une thèse inspirée par MM. Laignel-Lavastine et Vinchon, au début d'un « Essai sur le rôle des éléments paranoïaques dans la genèse des idées révolutionnaires ». J. Duhamel écrivait : « Aussi, prévoyons-nous d'emblée une critique grave qui vise l'ensemble de ce travail. N'est-il pas prématuré d'aller rechercher au milieu d'événements, chez des personnages historiques, les traces d'une tare encore mal délimitée ? En semant un doute sur l'intégrité psychique de certains personnages que d'aucuns révèrent encore, ne risquons-nous pas d'être accusé de légèreté ? »

Tel n'est pas tout à fait notre cas.

Cependant, ici comme ailleurs, avant de défendre une thèse ou une opinion, il est indispensable de convenir d'une définition et de son sens, de préciser et limiter les aspects possibles du type envisagé.

La cyclothymie n'est pas une psychose, et sous ce terme, il faut toujours entendre : tempérament cyclothymique.

« Ce n'est pas non plus un caractère normal de la vie psychique », et « aucune fonction de l'esprit n'est atteinte, l'humeur est simplement troublée » (P. Kahn. Thèse. Paris 1909).

La cyclothymie est caractérisée par deux états très différents qui apparaissent sans motif, et qui, en se suivant, s'opposent : un état de dépression mélancolique, de gravité et de durée variées, et un état d'excitation, de gravité et de durée également variées, et ces deux états alternent, se reproduisent, l'un suivant immédiatement l'autre, ou, au contraire séparés par des intervalles libres de durée variable. Chez certains encore, seuls seront remarquables les accès d'excitation, tranchant sur un fond habituel de mélancolie — au contraire chez d'autres, ce seront les accès de mélancolie qui paraîtront extraordinaires.

Ce tempérament morbide est généralement héréditaire, et ne paraît pas être particulier à un sexe.

Les premières manifestations apparaîtraient à la puberté, quelquefois plus tôt. Ce sont généralement des accès frustes qui passent inaperçus, et le début apparent se situe alors entre vingt et trente-cinq ans.

Ces deux sortes d'accès débutent brusquement, sans cause notable, ou coïncident quelquefois avec un événement quelconque — et on ne peut prétendre que la période de dépression doit être considérée

comme la conséquence de la fatigue occasionnée par la période d'excitation qui a précédé. Tout au plus, peut-on dire que si un événement quelconque coïncide avec un changement d'humeur, celui-ci sera plus intense, plus remarquable.

— Au cours de la période d'hyperactivité, l'individu se montre plein d'entrain, va, vient, s'agite, ne tient plus en place, s'exprime abondamment avec aisance, les images sont fréquentes, les intonations variées, et parallèlement, pour mieux se faire comprendre encore, tout en discourant il précise sa pensée par de nombreux gestes expressifs, persuasifs. Il s'enflamme ou bien s'exaspère, s'irrite, se révolte. Sa démarche aisée, rapide, souple, traduit encore toute l'exaltation qui le possède.

Si on l'observe attentivement on remarque que tout l'intéresse, les différents spectacles, les diverses activités, tout retient son attention, les rapports des choses sont pour lui très clairs — il est infatigable, il prend part à tout. L'imagination est débordante, les figures se pressent, sa mémoire est plus fidèle, plus prompte. S'il s'intéresse à tout, il raisonne de tout, juge, condamne, **absout**.

Cette activité participe du bonheur de vivre, de son optimisme, qu'il essaie de faire partager tout autour de lui. Il s'abandonne sans réserve, confiant en chacun, recherche la société des parents, des amis, même d'inconnus, parce qu'il veut se faire approuver, applaudir. « Ils sentent davantage et mieux. Il y a hyperesthésie affective. »

Il se laisse aller à ses passions, ses instincts sont

libérés. Il se sent fort, entreprenant, ardent, audacieux, et même capable de persévérance. Mais il devient indiscret présomptueux, orgueilleux, prodigue, vantard, téméraire.

— Bien différente est la période de dépression mélancolique. Le même individu paraît alors fatigué, il marche courbé, voûté, ou plus souvent il est assis, inactif, le regard morne, perdu au loin. Sa mise est négligée, et souvent même sa propreté est douteuse. Les travaux professionnels ou habituels sont abandonnés, ou accomplis négligemment et mal.

Il ne s'intéresse à rien, tout semble glisser sur lui, sans l'émouvoir ou l'intéresser. Il paraît mal comprendre ou lentement, et seulement après un effort qui le laisse plus abattu. La mémoire se voile, l'imagination diminue. Il ne raisonne plus, il rumine continuellement quelques pensées qu'il n'approfondit pas même. Tout l'indiffère, les reproches et les encouragements.

« Dysesthésie morale, indifférence émotive, indifférence affective proprement dite, voilà les symptômes que présentent ces malades dans la sphère de l'affectivité. »

Il semble en proie à une douleur qu'on ne peut comprendre car elle est, ou sans motif, ou la cause en est ridicule — à un pessimisme intense ; il se reitire du bruit, de ses travaux, du monde, s'isole, devient presque insociable — les amis et même les proches sont à peine tolérés. La vie semble lui être à charge. Il est indécis, et s'il faut absolument agir,

il ne s'y résout qu'au dernier moment, pressé par la nécessité ou le danger. Ses actes traduisent surtout « l'impossibilité de conclure » (Kraepelin).

Tel est le schéma des deux aspects extrêmes.

Remarquons tout de suite, que ce sont les mêmes territoires psychiques qui sont troublés par l'excitation et la dépression cyclothymiques, et insistons encore sur ce que la conscience est intacte, et qu'il n'y a ni délire, ni hallucinations. Pour être complet, nous devons signaler que quelquefois l'excitation se manifeste exclusivement dans un domaine spécial.

Ainsi, la vie de tels individus va être remplie par de semblables oscillations, de sens contraire, de durée et d'intensité variables.

Dans certains cas, on admet qu'il y a des intervalles libres, de véritables intermittences, mais plus souvent la terminaison d'une période marque le début d'une autre de sens inverse.

« Si ces accidents sont légers, exagérant un état presque normal : ce sont des accidents cyclothymiques tels que les décrivent les auteurs précités (Kraepelin, Gilbert Ballet, Wilmanns, Lange). Si ces accidents sont graves, atteignant le diapason d'une psychose, d'une folie : on a alors le tableau clinique de la folie maniaque dépressive de Kraepelin.

« Mais, légères ou graves, cyclothymiques ou symptomatiques d'une psychose périodique, ces accidents sont de la même famille. Les seconds ne sont que l'amplification des premiers. Ils ont les mêmes

caractères, la même origine, la même signification clinique. Leur limite est impossible à préciser. »

Telle nous paraît être la Cyclothymie avec ses deux séries d'accès, de caractères opposés, débutant brusquement et sans motif, et se terminant également rapidement et sans cause.

On a souvent prétendu que tout individu était normalement cyclothymique, et, à ce propos, Gilbert Ballet écrivait : « Je me suis même demandé parfois, si la circularité n'était pas une loi du fonctionnement de notre système nerveux, et si nous n'étions pas tous, à quelque degré, des circulaires, et si l'état pathologique qui constitue la folie périodique, dans sa forme la plus caractéristique, n'était pas simplement le grossissement et l'énorme amplification d'une manière d'être qui nous est habituelle. »

Nous rappellerons aussi que ce rythme périodique est le grand rythme de l'univers.

La lune passe par des phases successives. La Terre s'éloigne et se rapproche alternativement du soleil. Il existe dans le ciel beaucoup d'étoiles dont l'éclat est variable et périodique. Les saisons qui se suivent sont caractérisées par des températures différentes. La nuit succède au jour, et le jour à la nuit. Les marées se reproduisent régulièrement, les vagues de la mer sont précédées et suivies de dépressions. Citons encore le rythme des moussons et des alizés, les variations périodiques annuelles et séculaires du magnétisme terrestre, les courants élec-

triques alternatifs, les décharges oscillantes, les vibrations, les différentes ondes et radiations...

En physiologie, rappelons le rythme de la menstruation, les variations diurnes et nocturnes de la température centrale.

En morale, les grands courants apparaissent, disparaissent et reviennent, comme s'ils étaient portés par un vaisseau bercé au rythme des vagues.

Enfin, si nous nous bornons à constater, il faut bien remarquer que les mouvements littéraires comme les mouvements politiques sont oscillatoires.

Peut-être pourrait-on encore imaginer que l'homme garde aussi la trace du rythme qui l'a longtemps bercé, alors qu'il n'était que cellule isolée baignant dans le milieu marin !

— Mais tout différent est le rythme de la vie du cyclothymique, qui ne présente aucune régularité, ni dans le temps, ni dans l'espace.

Chez l'individu généralement considéré comme normal, équilibré, ces deux variables ne s'écartent jamais d'une moyenne commune. Au contraire, chez celui que nous appelons cyclothymique, les variations de l'humeur sont extraordinaires. Et, de même qu'on étudie isolément le mélancolique pur et l'excité, de même doit-on étudier cette constitution qui apparaît comme une combinaison particulière de ces deux variables.

Ce tempérament, dans ses manifestations atténuées, est fréquent, et les individus qui en sont doués forment une partie de ceux qu'on entend souvent

appeler les « originaux », les « lunatiques », les « types extraordinaires ».

On groupe ainsi tous ceux qui sont sujets à d'in-vraisemblables sautes d'humeur, qui sont « trop » ou « pas assez », sans raison ni cause, qui n'ont en rien le sens de la mesure, et qui sont en un seul individu deux personnages différents.

« Le public ne voit jamais chez de tels malades la tare mentale perturbatrice : il parle d'immoralité, de mauvais instinct, mais non de folie. »

CHAPITRE V

A. — Georges Jacques Danton naquit à Arcis-sur-Aube, le 26 octobre 1759. Il était le cinquième enfant et premier fils de Jacques Danton, huissier royal, marié en deuxièmes nocces à Marie-Madeleine Camut. Ce cette union, deux enfants encore naîtront après lui.

Les parents et grands-parents sont de bonne et robuste santé, mais on ne sait rien d'intéressant, concernant leur psychisme.

De son premier mariage, le père eut cinq enfants qui moururent en bas âge, mais nous ignorons tout des causes de cette mortalité. Les frères et sœurs de Danton fourniront de longues carrières.

Rousselin de Saint-Albin nous apprend que « l'enfance de Danton n'eut rien de remarquable ». Rappelons tout de même qu'à un an, un taureau, d'un coup de corne, fendit la lèvre supérieure du nourrisson. Plus tard, encore un taureau, d'un coup de sabot lui écrasa le nez, et lui fit une assez profonde blessure qui guérit complètement — c'est une blessure analogue qui serait, dit-on, à l'origine de l'infirmité de La Bruyère.

A sa laideur naturelle déjà aggravée, s'ajoutent encore de nombreuses et très apparentes traces de petite vérole. Stigmates fréquents chez nos grands révolutionnaires : Mirabeau, Robespierre.

Ses contemporains se rappellent l'avoir vu souvent « faire l'école buissonnière et employer les heures de classe à barboter dans l'Aube ». Tout jeune, les cartes avaient pour lui beaucoup d'attrait, et le brelan était sa passion.

Dans sa famille, il se montre très affectueux, particulièrement avec sa mère, et « la tendresse obtenait ce que la crainte aurait vainement tenté d'arracher ». Tout enfant, comme nous venons de le voir, il fut un écolier indiscipliné, « il avait cependant d'heureuses aptitudes et apprenait rapidement, mais toute habitude réglée était antipathique à sa nature ».

Avec ses camarades, il était chef de bande, avait de l'autorité, et ceux-ci se conformaient volontiers à ses décisions. En dehors des jeux « il lisait ou allait se promener dans les bois ou dans les champs ».

Pour calmer et maîtriser cette nature ardente, à dix ans on l'envoie au petit séminaire de Troyes. Il est bon écolier, mais la discipline l'exaspère, et « hors de classe il se fait donner l'épithète d'anti-supérieur ». Sa famille est obligée de le retirer du séminaire, et le met à la pension Richard dont les élèves suivent les cours des Oratoriens. Il ne sera pas très brillant « il s'exerçait à chercher des expressions énergiques, des tournures hardies, des expressions nouvelles », et « pour braver sans doute, il s'amusait fort de s'entendre appeler du nom peu flatteur de Catilina ». Ses biographes commencent à noter sa paresse.

C'est alors qu'il est en rhétorique que se produit

le remarquable « coup de tête ». Louis XVI allait être sacré à Reims le 11 juin 1775, et Danton s'échappe de Troyes, se rend à pied à Reims en quatre jours, pour « voir comment on faisait un roi ». De retour, dans une superbe « rédaction » où il racontera le Sacre du Roi, il fera briller les ressources de son intelligence déjà souvent remarquée, et bien que dernier de sa classe, ce succès avec quelques autres inattendus, le font finalement estimer : *insignis*.

[Il sera toujours de ces paresseux qui, propres au coup de feu subit, réussissent là où échouent les laborieux]. (Madelin.)

Son oncle, curé de Barberey, essaya vainement d'en faire un prêtre. Il voulait être avocat, et partit pour Paris.

Il y arrive sans référence ni recommandation, se présente et est admis chez M^e Vinot qui dira de lui : « Il a de l'aplomb. J'aime l'aplomb. Peut-être Danton en a-t-il trop ».

Il « fait » le Palais. Il reprend dans la Seine les baignades de l'Aube, et c'est à la suite d'une double partie d'escrime et de natation que, pendant plusieurs semaines, il est sérieusement malade. Il emploiera sa convalescence « à lire l'Encyclopédie tout entière » (!) et Montesquieu.

Entre temps, il ira à Reims chercher la licence qui lui permettra de s'inscrire au barreau. En peu de temps, il dut probablement fournir un gros effort de travail. Quoique Brissot avoue être allé « acheter à Reims » ses degrés, et Roland « fit son droit » à Reims également, en cinq jours !

Le 29 mars 1787, il achète la charge de M^e Huet de Paisy *avocat es conseils*; et le 16 juin de la même année, il épouse Gabrielle Charpentier. Sa jeune et fraîche épouse dont David a laissé un portrait, est la fille du propriétaire du Café du Parnasse, « un des établissements de limonadier des plus considérés de Paris » fréquenté principalement par la jeunesse du Palais, et où Danton, depuis déjà longtemps, venait jouer aux dominos, en buvant sa « demi-tasse ». Il semble très épris de sa femme.

Le ménage vient habiter sur la paroisse de Saint-Sulpice, cour du Commerce. La vie y est agréable, confortable, les causes sont assez nombreuses, et il les gagne presque toujours. On reçoit souvent, le maître de maison est cordial, sympathique, et aimé de ses collaborateurs.

Mais, le 25 avril 1789, meurt le petit Danton, né l'année précédente. Les contemporains remarquent une douleur frénétique qui arrache au père de véritables rugissements.

Ainsi nous voilà arrivé à la veille de l'ouverture des Etats Généraux.

Dans toute cette période de son existence que nous connaissons assez mal, il nous semble déjà possible de distinguer les principales qualités, et de notables défauts.

L'intelligence est belle et souvent remarquée, de même que l'indépendance de caractère, la cordialité, la sympathie, le rayonnement qui se dégagent de sa personne. Affectueux et tendre dans sa famille et dans son ménage, il est également aimé de ses

collaborateurs. S'il aime la vie et les plaisirs, il demeure homme de foyer, tenant à son confort. S'il est naturellement éloquent, il ne peut qu'être servi par son intelligence et sa bonhomie.

Mais l'amélioration de l'individu doit être lente et inégale, car il est paresseux et a horreur de la régularité. Aussi si sa réussite professionnelle est moyenne et honorable, pouvons-nous penser qu'il a plutôt le « don des affaires » que le « goût de la chicane », car dans cette carrière, particulièrement, il doit être desservi par son antipathie des habitudes, là où le travail doit être régulier, préparé, continu, et méticuleusement dosé.

B. — Nous entrons maintenant dans la période la mieux connue de la vie de Danton, malheureusement aussi pour notre étude, elle est la plus courte.

Danton apparaît la Révolution déjà commencée.

Que faisait-il, alors qu'on préparait les Etats Généraux, qu'on rédigeait les Cahiers ? Il est avocat, il est orateur, et on ne trouve nulle trace d'activité politique chez celui qui va devenir subitement un des chefs de la Révolution ! De cela aucune explication historique n'est fournie. L'intérêt de ses affaires, les joies de la famille, ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour comprendre son absence, puisque subitement il va tout quitter, et le 13 juillet 1789 son ancien confrère, l'avocat Lachaud, entrant aux Cordeliers, aperçoit « un énergumène » qui, « d'une voix frénétique », appelle les citoyens aux armes « pour repousser 15.000 brigands rassemblés à Montmartre, et une armée de 30.000 hommes prête à fondre sur Paris, le livrer au pillage et égorger les habitants ».

Il n'est pas à la Bastille le 14, mais, dans la nuit du 15 au 16, il est à la tête d'une troupe des Cordeliers qui tente de faire irruption dans la Bastille afin, a-t-on dit, de visiter les cachots et vérifier si aucun traître n'a été épargné. Il ne semble pas que telle soit la raison. Dans le district des Cordeliers,

on assurait que « Monsieur Danton » avait étouffé un complot contre la liberté.

Ainsi, on le voit déjà membre influent, écouté, et chef parmi les Cordeliers. Il va arriver rapidement à la présidence, et en sera bientôt même, le « chéri président ». Il vit au milieu d'un véritable état-major bigarré, où l'on remarque Fabre d'Eglantine, Marie-Joseph Chénier, Fréron, le terrible boucher Legendre, le savetier Simon, Chaumette, Paré l'ancien camarade de Troyes qu'il fera ministre, Collet d'Herbois, Théroigne de Méricourt.

Mais pour être en état d'agir rapidement et puissamment, il va falloir écrire ou diriger des journaux. Le journaliste du district « la plume de Danton », ce sera Camille Desmoulins. [Paresseux devant le papier, Danton a, par contre, trouvé dans le jeune publiciste une plume, s'en est servi et ne le lâchera plus].

Il est maintenu tous les mois à la tête de cette « république des Cordeliers » qui possède sa monnaie ; des jetons de bronze qui portent sur le revers « Sous la présidence de Georges-Jacques Danton ». Mais si en quelques semaines il a déjà parcouru tant de chemin, il va se dépenser pour monter plus haut encore. Si l'on s'agite beaucoup dans le district, c'est Paris qu'il faut conquérir. Aussi, dès le début de septembre, il engagera la lutte contre l'Hôtel de Ville.

Les Cordeliers ont une opinion sur tout, et prétendent l'imposer autour d'eux. Ils ont une police particulière, ils veulent ratifier ou infirmer les nominations des autres districts, ils réhabilitent le co-

médien, réglementent le commerce des farines, les convois de pain... [En bas de tous ces audacieux arrêtés, un nom se lit : d'Anton. Car cette débauche de démocratie aboutit déjà à une dictature au petit pied].

Le 30 août, chaque district devait élire 5 députés, afin de former la Commune provisoire. Danton ne se fait pas élire. Mais, à la suite d'une décision des Cordeliers relativement à l'impérativité des mandats, il fallut toute l'autorité de Bailly devant l'Assemblée Nationale, pour faire approuver la résistance de l'Hôtel de Ville devant le petit avocat des Cordeliers.

Toujours contre Bailly et l'Hôtel de Ville, il va se faire le redoutable protecteur du terrible Marat de l'Ami du Peuple, contre qui un décret de prise de corps a été rendu le 8 octobre. Il mettra tant d'ardeur à cette défense assaisonnée de menaces, que le 17 mars, un décret de prise de corps est lancé par le Châtelet contre « le dit sieur Danton ».

Le Comité des rapports, l'Hôtel de Ville, la Commune, le ministre, l'Assemblée Nationale même, tout est alerté, et dans tous les districts parisiens il est question du « cas de M. d'Anton ».

Dans l'arrêté du 18 mars, Danton va utiliser tous ses dons d'avocat pour se retirer prudemment — et fin mai l'affaire sera close. [Il avait le double bénéfice d'avoir été plaint comme une victime et admiré comme un lutteur.]

En ces quelques mois nous avons assisté à une véritable métamorphose. Le paisible avocat de la

Cour du Commerce est devenu politicien ; d'abord membre des Cordeliers, il en est rapidement chef, s'entoure et s'appuie sur un Etat-Major bigarré. La folle activité qu'il déploie d'abord à l'intérieur du district, déborde rapidement, et au printemps, son nom s'impose à Paris, et même à l'Assemblée Nationale.

Par quels moyens s'est-il poussé aussi rapidement ? Par son énergie, par son influence sur ses concitoyens, et par l'habileté avec laquelle il les a conduits à la notoriété — ce qui les flattait, et lui profitait.

C. — [Il paraît assez étrange que, mis un instant en vedette, porté à l'Hôtel de Ville et vainqueur du Châtelet, Danton semble pendant l'été et l'automne de 1790 subitement étouffé.]

Il faut se borner à constater pendant cette période l'inactivité de Danton, et s'étonner, si on se rappelle l'ardeur qui l'anima dans les mois précédents.

A l'Hôtel de Ville, il est nommé membre de commissions peu importantes, chargé en juin de préparer un projet d'adresse à l'Assemblée Nationale au sujet des biens du Clergé, il y tolérera de nombreuses modifications. D'un tel changement, chacun s'étonne : un *modéré* est plein d'indulgence, alors que Babeuf lui écrit : « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers ». Au « Club des Cordeliers », puisque depuis juillet l'ancienne assemblée du district a pris ce nom, c'est le même changement. L'Etat-Major demeure, mais Danton parle peu et ne préside jamais. De plus [on est frappé de ce fait que dans les correspondances de l'été de 1790, il n'est jamais question de Danton].

Il demeure à son foyer, et au milieu du respect et de l'admiration des gens du quartier ; c'est la période de « l'excellent M. Danton ». Un fils, Antoine, est né, et on le baptise le 18 juin à Saint Sulpice.

Peut-être va-t-il aussi à Arcis, car il est accusé par certains d'avoir signalé à ses amis le passage de

Necker qui abandonne le ministère, et la France. Il ne répond même pas.

Il plaide également peu ; c'est pour le prince de Montbarry, pour le chevalier de l'Hôpital, pour Antoine de Busseuil. S'il attaque « la veuve et l'orphelin », c'est que « la loi est impassible et ne connaît pas de considération » !

Ainsi, pendant ces mois, il n'attaque pas, n'améliore pas sa situation, ne profite pas même des avantages conquis, il se défend à peine. Pourtant, el 11 août, il est élu au Conseil Général, mais les autres sections réunies rappellent qu'il est encore un « prévenu ». Comme on est loin de la défense de Marat, des attaques contre Bailly, de l'activité sans mesure des Cordeliers ! Une année plus tôt, on n'était pas à une illégalité près !

A cette époque commencent à courir des bruits très graves. On l'accuse de recevoir de l'argent de Montmorin, du duc d'Orléans, de l'Angleterre... Que les soupçons soient fondés on non, il ne fait rien pour se disculper, ni directement, ni indirectement.

D. — Le 10 novembre, l'Assemblée va recevoir une délégation des 48 sections parisiennes qui vient demander le renvoi des ministres, Champion de Cicé et la Tour du Pin, anciens *quatre-vingt-neuf*, qui, maintenant, sont presque considérés comme des traîtres ! Bailly, après de nombreux refus, a enfin consenti à se mettre à la tête de la députation, et l'homme qui va prendre la parole : c'est Danton.

[Son discours fut d'une extrême violence. Dès l'abord, il se fit rudement interrompre par l'abbé Maury, ce qui déclencha un indescriptible tumulte. Au milieu de bruyantes interruptions que « M. Danton a surmontées par la force de son organe », écrira-t-on le lendemain, il exigea « le renvoi prompt, le renvoi immédiat des ministres ».] La Tour du Pin n'était qu'un sot « incapable d'aucune action qui lui fût propre, mais ennemi de la Révolution, parce qu'il prenait ses parchemins et sa vanité pour une véritable noblesse ». Enfin, il espérait que « quelque grand exemple apprendrait aux ministres que la responsabilité n'était point une chimère ».

Un tel discours avait soulevé le tumulte à maintes reprises, les pétitionnaires eurent les honneurs de la séance, et Danton se retira triomphalement.

Tel était donc le réveil de Brutus ! On ne peut que s'étonner d'un tel sursaut, et d'une pareille brusquerie pour cette rentrée. Logiquement on ne voit aucun motif particulier, ni personnel, à l'origine

d'une semblable manifestation. Ici encore aucune explication historique n'est fournie, on ne connaît pas de lien entre la retraite de la Cour du Commerce et ce foudroyant retour.

D'ailleurs ce n'est pas un acte isolé, car maintenant il ambitionne une place dans le *Département*, et pour se faire élire un des douze Administrateurs, il se cramponne, revient à l'attaque pendant les élections successives, où il est d'abord écarté, et enfin triomphe le 31 janvier 1791. Une fois élu dans cette Assemblée composée de royalistes et modérés, l'homme prudent, habitué à la procédure, à examiner et peser les situations, va fortement étonner ses collègues par sa lettre d'acceptation du 2 février aux termes si mesurés.

Mais il siègera rarement dans cette Assemblée. « Je n'ai pas fait une recrue parmi les ânes du Département ».

Aussi va-t-il porter toute son activité aux Jacobins, et il en occupera bien souvent la tribune. Si son ardeur se montre au club dans ses paroles, elle est également dans ses idées. « Je vois avec douleur qu'il faut un supplément de Révolution. » Ce n'est plus l'esprit du 2 février, « ...mon attachement à la nation, à la loi et au roi, et un dévouement éternel au maintien de la Constitution. » Il attaque sans cesse les hommes de 89, les *modérantistes*, ...et dans quelques mois, ce même terme, on le lui enverra à la face comme une injure !...

Le 18 avril à la tête des Cordeliers, il s'opposera au départ du Roi pour Saint-Cloud. Il est assidu

aux séances du Club. Le soir du 20 juin, il le quitte à onze heures. Le 21 juin, Paris apprend la fuite de la famille royale. C'est une magnifique occasion pour secouer une fois de plus son vieil adversaire, La Fayette, à qui incombait la garde du Roi.

Le soir, aux Jacobins, « Messieurs, nous avons aujourd'hui les plus grands intérêts à traiter », et il va interpeller le général, « Vous avez juré que le roi ne partirait pas. Ou vous êtes un traître qui avez livré votre patrie, ou vous êtes stupide d'avoir répondu d'une personne dont vous ne pouviez répondre. Dans le cas le plus favorable, vous vous êtes déclaré incapable de nous commander ».

Le 22, il revient à la charge.

Le 23, aux Jacobins, Chaderlos de Laclos pose « la question de savoir ce qu'on ferait à propos du roi ». Danton prend la parole et dit, entre autres : « Le roi est ou criminel ou imbécile », « L'individu royal ne peut plus être roi dès qu'il est imbécile ».

Le 15 juillet, les Jacobins veulent faire une *pétition monstre*, afin que l'Assemblée revienne sur sa décision, qui déclarait le roi irresponsable de sa fuite, et Danton se fait remarquer par sa violence. « Si nous avons de l'énergie, montrons-la... Que ceux qui ne se sentent pas le courage de lever le front de l'homme libre se dispensent de signer notre pétition. N'avons-nous pas besoin d'un scrutin épuratoire ? ». C'est encore Danton qui, dans les premiers, parle d'épurer !

Il fait tant et si bien que, le 17 juillet au soir, il est considéré comme un des principaux respon-

sables du conflit sanglant qui opposa le matin, au Champ de Mars, la Garde Nationale et les Républicains. Un décret de prise de corps va être lancé.

Alors, il part pour Arcis, où tant de sympathies l'entourent, et de là, pour assister son beau-père qui veut acheter un nouveau métier à tisser, il se rendra en Angleterre.

Certains pourront trouver naturel qu'à la veille d'être poursuivi il disparaisse, afin que l'éloignement et le temps agissent en sa faveur. Il ne nous paraît pas possible d'occeper une telle raison, si l'on se rappelle l'ardeur qu'il dépensa dans son propre intérêt, et dans celui des Cordeliers, alors qu'il était poursuivi par le Châtelet. L'accusation le stimulait même, et lui fit monter plus rapidement les échelons qui le conduisirent à la notoriété.

A Arcis il reprend la vie calme, et s'intéresse aux affaires de son beau-père ; le moment semblerait mal choisi pour de telles occupations, alors que sa réputation et sa liberté même, sont attaquées.

D'autre part, il est loin d'être prouvé qu'il ait profité de son séjour en Angleterre pour se rencontrer avec les chefs du Gouvernement, et du Parlement. De plus, l'Assemblée va se séparer, et on doit procéder aux élections de la Législative — il ne vient pas préparer son élection alors qu'il va être candidat — mais candidat maladroit, et malheureux comme nous l'allons voir.

E. — Pendant les mois d'été, alors qu'il est absent de Paris, ses ennemis vont mener une violente campagne contre lui, dont il subsistera encore des traces à son retour, le 9 septembre, alors qu'il ambitionnera d'être élu député.

Dès le lendemain, l'Assemblée électorale se réunit, il n'obtient que 3 voix. Jusqu'au 28, dernier jour des élections, les voix qui se grouperont sur son nom oscilleront ; et pour finir, il ne recueille que 14 voix ! Il n'est donc pas député à la Législative.

Le 13, se place un petit incident dont les conséquences auraient pu être graves. Un huissier a été chargé d'exécuter le décret de prise de corps. Depuis huit jours, l'huissier était en possession du décret, et il comptait arrêter Danton à la sortie de l'Assemblée électorale, n'ayant pas osé se présenter à son domicile. De cet incident les clubs s'emparèrent, et une fois de plus, Danton personnifia la liberté menacée. Mais lui, pendant ce temps, que fait-il ? Comment fait-il agir ? En résumé, comment prépare-t-il son élection ? Il va au club, mais on ne sait rien de plus. Ses dons, son expérience de la vie politique semblent être éteints. On a pensé que l'incident du 13 septembre était combiné. Peut-être, mais il lui était possible d'agir de beaucoup d'autres façons.

Après son échec, que devient-il ? Il change d'appartement, s'installe encore plus confortablement, retourne à Arcis, acheter des terres pour agrandir

son domaine. Du 14 septembre au 14 décembre, il ne paraît pas au Club, et ne plaide même plus.

Ce sont ses amis qui, en décembre, le font élire substitut du procureur syndic, par 1.162 voix contre 654 à Collot d'Herbois. Ainsi il avait de nouveau un pied à l'Hotel de Ville, et s'il le voulait, la possibilité d'accéder beaucoup plus haut.

F. — C'est par le discours du 20 janvier 1792 que débute une nouvelle période. « Si dès les premiers jours de notre régénération j'ai éprouvé tous les bouillonnements du patriotisme, si j'ai consenti à paraître exagéré pour n'être jamais faible.... » également résolu « ...à combattre à outrance jusqu'à la mort la Contre-Révolution... », et « ...à ne point tromper l'attente des amis ardents... de la Sainte Révolution. » Il ajoute son portrait, « La nature m'a donné en partage des formes athlétiques et la physionomie âpre de la Liberté ».

Maintenant, il a oublié le discours du 23 juin 1791, et maintiendra la Constitution à qui « le roi venait de donner une nouvelle preuve de son attachement ». « J'appellerais à grands cris la mort sur le premier qui lèverait un bras sacrilège pour l'attaquer, fût-ce mon frère, fût-ce mon ami, fût-ce mon propre fils. » Mais voici l'autre face : « J'ai consacré ma vie tout entière à ce peuple qu'on n'attaquera plus, qu'on ne trahira plus impunément et qui purgera bientôt la terre de tous ses tyrans, s'ils ne renoncent pas à la ligue qu'ils ont formée contre lui. Je périrai s'il le faut, pour défendre sa cause ; lui seul aura mes derniers vœux ; lui seul les mérite : ses lumières et son courage l'ont tiré de l'abjection du néant : ses lumières et son courage le rendront éternel. »

Certains ici ont dit « Tartuffe ». Ce discours

nous semble caractéristique du mélange que l'on trouve souvent chez lui : le tribun qui s'excite en parlant, l'homme dont l'intelligence a discerné ce qui était capital et devait être appuyé, le flatteur des assemblées, l'opportuniste rusé.

De plus, nous pensons que ce discours marque le début d'une nouvelle période, car il est extraordinaire dans une telle circonstance. Le 4 mars toute retenue disparaîtra. On réhabilitait des soldats révoltés à Nancy en 1790, et la famille royale s'était inscrite pour 110 livres, à une quête en leur faveur. A ce sujet, Danton s'enflamma : « Est-ce par une simple aumône que le pouvoir exécutif doit expier ses fautes ? » et le reste du discours est à l'avenant. L'effet produit est désastreux, et sa motion insultante pour la famille royale est repoussée.

Or, dans la semaine, les ministres sont renvoyés. On sait qu'aucun membre de l'Assemblée ne pouvait faire partie du gouvernement, et que le prédécesseur de Danton à l'Hôtel de Ville avait quitté la place pour un ministère. Les clubs, les journaux nomment Danton ; après un tel esclandre, le ministère est constitué le 22 mai, mais sans lui.

Maintenant, il sera franchement dans l'opposition, et à l'Hôtel de Ville il se trouvera avec Pétion et Manuel en face du Conseil Général.

Le 13 juin, aux Jacobins, on l'entendra crier : « Je prends l'engagement de porter la Terreur dans une Cour perverse. »

Le 18, il se surpasse contre La Fayette, on ne le voit pas le 20 juin.

Le 13 juillet, il prend la tête de la campagne de protestation contre la révocation de Pétion, qui en effet est rétabli trois jours après. Le 11 juillet, l'Assemblée avait proclamé « la Patrie en danger », or, à l'occasion d'une banale décision administrative, on en arriva à faire modifier le mode d'élection. Il sembla naturel que tous les citoyens admis à défendre la Patrie, soient admis à délibérer sur ses destinées. Par ce moyen, on pourrait donc remplacer la Commune régulière.

D'autre part, le 13 juillet, aux Jacobins, Danton réclame le maintien à Paris des fédérés qui arrivaient de toutes parts ; ils devaient « jurer de ne se séparer que lorsque les traîtres seraient punis par la loi, ou auraient passé à l'étranger ».

Ainsi, on aurait la troupe, et les chefs ; aussi Danton pourra-t-il dire, lors de son procès : « J'ai préparé le 10 Août ».

G. — Or, le 6 août, Danton n'est pas à Paris ; depuis le 30 juillet il est à Arcis. Depuis le 3 août, Paris connaît le manifeste de Brunswick, et les sanglantes menaces excitent la colère. Ce qui est bien combiné se prépare, et Danton n'est pas là !

Une fois encore, on ne peut expliquer pareille conduite. [Le 8 il dut recevoir un appel. Robespierre prétendra qu'il le fallut presser], et il revient à Paris le 9.

Le 9 au soir, les sections élisent de la manière que l'on connaît les nouveaux commissaires, qui vont se proclamer « la nouvelle Commune ».

Partout, l'émotion est à son comble. Par Lucile Desmoulins on sait que Danton était chez lui, agité, mais ne disant rien. Enfin, il se décide à donner l'ordre de sonner le Tocsin pour annoncer aux Cordeliers et à Paris, que l'heure est enfin arrivée. Aussitôt après, il va se jeter sur son lit « comme un soldat, avec l'ordre de m'avertir », dira-t-il. Les nouveaux commissaires se rendent en hâte à l'Hôtel de Ville, où le Conseil Général s'est déjà réuni au bruit du Tocsin, a convoqué Pétion, et va tenter de résister. Il est prêt à céder lorsqu'à une heure et demie du matin, Danton apparaît au milieu des élus des sections. [Se saisissant des pouvoirs, il appelait à la maison municipale le chef de la garde nationale, Mandat, dévoué au roi : destitué, le malheureux était ensuite abattu sur les marches mêmes de l'édifice.

La résistance ainsi désorganisée, les bandes pouvaient se ruer à l'assaut des Tuileries.] — « J'ai fait l'arrêt de mort de Mandat. »

Ce qu'il avait combiné, ce que d'autres ont préparé et accompli, a réussi.

Le succès paraît sans effet sur lui, il rentre et se couche. Il est réveillé à 3 heures du matin par Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine, qui, en le secouant, lui annoncent « Tu es ministre ». A cela il répond, peut-être encore ensommeillé, quoique depuis longtemps il ait dû envisager cette possibilité: « Vous êtes bien sûrs que je suis nommé ministre ? »

L'Assemblée avait nommé un Conseil Exécutif, et le premier ministre désigné fut Danton par 222 voix sur 287 votants. Le 11, il entre place Vendôme. Mais avec qui arrive-t-il ? Les jeunes Cordeliers sont là : Fabre d'Eglantine est secrétaire général, Camille Desmoulins secrétaire du sceau, le gros Robert est fait chef des secrétaires, l'ami d'enfance Paré, Barrère, Collot d'Herbois, etc... Tous les camarades sont là, les bons et les mauvais, pêle-mêle. On ne peut qu'appeler faiblesse un pareil laisser-faire, alors qu'il va falloir lutter au dehors et au dedans. Ce ne sont plus les dévoués collaborateurs que l'on connut Cour du Commerce. Le Danton, soucieux de sa nouvelle gloire, et conscient de ce qu'on attendait de lui, ne se serait pas entouré de tant d'individus aussi peu sûrs.

En huit jours, dit-on, 123 décrets furent rendus, concernant la justice ! Par qui et comment tant

de décrets furent-ils préparés, pris, et signés ? On ne sait, car par paresse Danton avait laissé l'usage de sa griffe à Fabre. Celui-ci en fera d'ailleurs souvent usage à son profit !

De son activité au Ministère de la Justice, on ne connaît guère que la circulaire du 19 août aux tribunaux — c'est surtout un long manifeste par lequel le nouveau gouvernement explique — à sa manière — la genèse des derniers événements, « un vaste complot vient d'éclater dans le château des Tuileries... », et termine par une déclaration de principes : « Les tribunaux me trouveront le même homme, dont toutes les pensées n'ont eu pour objet que la liberté politique et individuelle, le maintien des lois, la tranquillité publique, l'unité des 83 départements, la splendeur de l'Etat, la prospérité du peuple français, et non l'égalité impossible des biens, mais une égalité de droits et de bonheur ».

Enfin, « Que la justice des tribunaux commence, et la justice du peuple cessera ».

Voilà à peu près toute l'activité des premiers jours de Danton au Ministère, qui, depuis le début de l'année, s'est tant dépensé à *préparer* le 10 août, que ses amis surtout ont *fait*.

H. — Le 19 août, l'armée austro-prussienne, commandée par le roi de Prusse et le duc de Brunswick, traverse la frontière à Redanges. Le 23, Longwy capitule et Verdun est investie, l'Argonne va être envahie. La population de Paris perd tout sang-froid, exaspérée encore par les mesures de la Commune. L'Assemblée envisage le départ.

Alors, une fois encore, dans notre Histoire, l'homme providentiel se lève : « La France est dans Paris », « Avant que les Prussiens entrent dans Paris, je veux que ma famille périsse, je veux que 20.000 flambeaux, en un instant, fassent de Paris un monceau de cendres... »

Il faut agir vite, et être rapidement victorieux, car de plus l'Ouest est prêt à se soulever. Assailli de toutes parts, il faut encore tout organiser.

Le 28 août, il est à la tribune de l'Assemblée : « Ce n'est que par une convulsion nationale que nous pourrons chasser les despotes... Il est temps de dire au peuple, que le peuple en masse doit se précipiter contre ses ennemis. Quand un vaisseau fait naufrage, l'équipage jette à la mer tout ce qui l'exposait à périr. De même, tout ce qui peut nuire à la Nation doit être rejeté de son sein. »

Le lendemain, il impose des commissaires qui surveilleront les levées, et les armées.

Au sein du Gouvernement, de l'Assemblée, et

de la Commune, il redouble d'efforts pour faire l'union indispensable.

Le dimanche matin, 2 septembre, on apprend que Verdun, la dernière place qui couvre Paris, est investie, et ne peut durer plus de deux jours.

Ce n'est pas le ministre de la guerre qui apparaît à la tribune ; c'est Danton, et il va prononcer son plus célèbre discours. « Il est bien satisfaisant, Messieurs, pour les ministres du peuple libre, d'avoir à lui annoncer que la Patrie va être sauvée. Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre.

« ...le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme : c'est la charge sur les ennemis de la Patrie.

« ...Pour les vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée ! »

De telles paroles vont malheureusement aussi, être le prélude des Massacres, qui, pendant 4 jours, du 2 au 5 septembre, vont ensanglanter la Révolution. On discute encore sur la part qu'y prit Danton, aucun argument n'est actuellement définitif, et c'est toujours un sujet de querelles d'historiens. Aussi, parmi ceux qui absolvent et parmi ceux qui accusent, ne choisirons-nous aucune interprétation qui pourrait renforcer notre thèse.

Le 7 septembre, il faut remplacer les commissaires du roi près les tribunaux, qui viennent d'être révoqués, et dans un message à l'Assemblée, il soutient que : « Si l'homme, alors en butte aux nombreuses passions qui l'assiègent, peut quelquefois se

laiser entraîner à la violence, n'est-ce pas cette même violence aussi, qui entretient le feu de son génie, qui grandit ses idées, et qui donne à son caractère cette force et cette énergie nécessaires, surtout dans les temps de révolution ? »

Pendant cette période, il s'occupe activement de l'élection de ses amis, de ses collaborateurs, intervient où et quand il est nécessaire. On le voit défendre Desmoulins, Robert, Fabre, etc. Enfin, le dernier jour, tout son *cabinet* sera élu avec de belles majorités, de même les amis qu'il a soutenus.

Les historiens insistent sur la part active qu'il prit à imposer la candidature du duc d'Orléans, le citoyen Egalité.

I. — Le 21 septembre 1792 la Convention se réunit dans la salle du Manège, et Danton monte le premier à la Tribune. Pendant ces dernières semaines, par son ardeur, par son action, par son exemple, il a été en réalité le chef du gouvernement. — La veille, à Valmy, les armées de « La Patrie en danger » ont arrêté l'invasion.

On attend une suite au discours du 2 septembre, celui de « l'audace », annonçant les heureuses conséquences des décisions qu'il réclamait. Les applaudissements vont encore être unanimes, mais ils n'approuveront pas seulement les mesures qui ont sauvé le pays, ils approuveront Danton lorsqu'il s'écriera : « Eh bien, abjurons ici toute exagération : déclarons que toutes les propriétés territoriales, individuelles et industrielles seront éternellement maintenues ». Telle sera donc la première proposition soumise à l'Assemblée !

Et tout à l'heure, au moment de la discussion du décret qui va abolir la royauté, Danton restera muet — il se mêlera seulement à l'unanimité des 371 députés présents, sur 749 élus, qui va proclamer la république. Le lendemain il est extrêmement violent, et s'exprime en termes fâcheux au sujet des hommes de loi « hommes barbouillés de la science de la justice », et il ajoute : « Ceux qui se sont fait un état de juger les hommes étaient comme les prêtres : les

uns et les autres ont éternellement trompé le peuple ».

Le 25, Girondins et Montagnards s'accusent réciproquement. Les uns aspirent au triumvirat, les autres au fédéralisme, et Danton est visé par les deux. Il répond mais évasivement « Ce n'est pas la députation de Paris prise collectivement qu'il faut inculper : je ne chercherai pas non plus à justifier chacun de ses membres ; je ne suis responsable pour personne. Je ne vous parlerai donc que de moi ».

Le 29, voulant frapper fort les Rolandistes qui le harcellent, il commet l'extrême maladresse de s'en prendre à leur inspiratrice. « Si vous faites cette proposition à Roland, faites là aussi à Mme Roland, car on sait que Roland n'était pas seul dans son département », Il est hué, mais la Gironde se souviendra, et ne le lâchera plus au sujet des fameux « comptes », des fonds secrets, lorsqu'il aura quitté le ministère, le 2 octobre. Il se défendra d'ailleurs assez mal, mais pour plusieurs raisons peut-être !

Le 16 octobre il semble s'être [résigné à une république quasi conservatrice. Il voudrait qu'après avoir traversé « les orages » dira-t-il noblement, « passé par la sale démocratie » crierait-il plus brutalement à un Lameth, on aboutit à cette république qui, s'écrierait-il le 27 avril, ne saurait être une république de « Visigoths »].

— Et le 23 à propos des émigrés il déclare plus sagement : « L'Europe vous contemple, elle attend de vous des lois aussi sages que la Nation a été terri-

ble, faites ces lois dans votre dignité, froides, impassibles, et vous mériterez son admiration ».

Le 26 se produisit un événement significatif et important. Le chef d'une députation de la Commune déposait à la barre de l'Assemblée, cependant que la Gironde murmurait. Danton excédé s'écria : « On n'interrompt pas même un criminel et ici on a l'audace... ». Cette fois *l'audace* ne lui réussit pas, il est encore copieusement hué, rappelé à l'ordre, et interpellé violemment, toujours au sujet des fonds secrets.

Le 29, dans un état de colère, il fera preuve d'une égale maladresse en répondant aux accusations directes de Louvet. Il osera en effet justifier les Massacres de Septembre, « suite de cette commotion généreuse... qui a produit les merveilles dont s'étonnera la postérité ». D'ailleurs dans le même discours il revient à la prudence qu'il sent probablement bien nécessaire, « ...que les membres qui veulent accuser s'assurent de leurs matériaux et puissent rassembler leurs pièces, et pour que ceux qui se trouvent en état de les réfuter puissent préparer leurs développements ».

Pendant ce temps le club des Jacobins est très actif, et choisit Danton pour président le 10 octobre. Mais il montera bien rarement au fauteuil, et ses amis devront à plusieurs reprises l'excuser, et même le défendre.

[A la fin d'Octobre déjà, ses idées s'enténébraient. Il vivait dans un état d'esprit violent et aigri].

J. — Si le 22 mai 1790 la Constituante avait proclamé que : « la Nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes », en 1792 la Convention portait la guerre au delà de nos frontières, et le 15 octobre Dumouriez entra dans Bruxelles.

Le 27 novembre la réunion de la Savoie à la France était votée, un interrupteur s'écriant « Pas de conquêtes » Danton riposta, « Si les conquêtes de la raison », et dans les jours suivants il se fait désigner comme commissaire délégué en Belgique. Le 30 novembre, avant son départ, il va intervenir brillamment dans le débat sur le traitement des prêtres. « Jusque là c'est un crime de lèse-nation de vouloir ôter au peuple ses idées, ses chimères. Attendons que la lumière ait éclairé les cabanes. Je ne connais moi, d'autre Dieu que le Dieu de l'Univers, d'autre culte que celui de la justice et de la liberté. L'homme des champs y ajoute l'Homme Consolateur qu'il regarde comme saint, parce que sa jeunesse, son adolescence et sa vieillesse lui ont dû quelques instants de bonheur, parce que le malheureux a l'âme tendre et qu'il s'attache plus particulièrement à ce qui porte un caractère majestueux ».

En Belgique des clubs s'étaient organisés à l'image des Jacobins, et réclamaient la réunion à la France. A l'opposé les « statistes » étaient partisans

d'une république belge. Dumouriez écœuré par la conduite des Jacobins appuyait les statistes.

Les délégués ont pour mission de faire cesser cette anarchie, aggravée encore par la mauvaise gestion et le pillage. En fait Danton va travailler à la réunion, il agira tant et si bien que le 4 décembre les Belges réclament de la Convention, la formelle reconnaissance de leur indépendance. Jusqu'au 14 janvier 1793 il va parcourir tout le pays.

Alors il doit revenir à Paris, car le 16, c'est le vote à la tribune, d'où dépendra le sort du roi.

A des considérations générales « On ne doit rien attendre des rois de l'Europe que par la force des armes », il ajoute visant les Girondins « Je ne suis pas de cette foule d'hommes d'Etat qui ignorent qu'on ne compose pas avec les tyrans, qui ignorent qu'on ne doit rien attendre de ceux de l'Europe que par la force des armes. Je vote pour la mort du tyran ».

Le lendemain il refuse aussi le sursis.

Le 21 à l'occasion de la mort de Le Pelletier, il prononce un long discours d'où nous extrayons, « Avec un tel peuple il ne faut que des législateurs sages qui sachent tenir les rênes de cette sublime nation. Songez qu'elle est plus grande que nous, songez qu'il n'y a plus d'hommes de génie dans un grand peuple, que le véritable génie est tout entier dans ce même peuple ».

Mais c'est le 31 qu'il prononça son discours capital, celui des « frontières naturelles ». Nice venait d'être rattachée à la France et Danton vient deman-

der qu'il en soit de même pour la Belgique. « Je dis que c'est en vain qu'on veut faire craindre de donner trop d'étendue à la République. Ses limites sont marquées par la nature. Nous les atteindrons toutes, des quatre coins de l'horizon : du côté du Rhin, du côté de l'Océan, du côté des Alpes. Là doivent finir les bornes de notre République, et nulle puissance ne pourra nous empêcher de les atteindre ».

La réunion votée, Danton repart pour la Belgique avec Camus et Delacroix. Mais là, ce n'est plus la même atmosphère, et Danton n'est plus le même homme.

K. — Il faut franciser vite la Belgique. La résistance est grande, aussi les commissaires nationaux ont-ils décidé de « faire soutenir les élections par la force armée », et en même temps demandé, pour ce faire, 20 à 25 bataillons, 2 escadrons...

[Un historien fort impartial, M. Chuquet, va jusqu'à dire un mot plus grave « Danton et Delacroix, écrit-il, acquirent dans cette mission (la seconde) une réputation sinistre ». Ils paraissaient des furieux : grossiers, brutaux, conseillant la violence, ils semblent avoir en outre scandalisé par une cynique ripaille le pays révolté].

Merlin de Douai témoignera également, qu'ils n'étaient « presque préoccupés que de leur plaisir ».

En Avril on arrêtera à Arras deux charriots chargés d'argenterie, de linge etc. appartenant à Danton et Delacroix...

Le 2 février il prend le chemin du retour et lorsqu'il arrive Cour du Commerce les scellés sont sur les portes. Gabrielle Danton est morte le 10, et a été enterrée le 12. Sa douleur est atroce, il fait procéder à l'exhumation le 19 ; il veut revoir sa femme, l'embrasse et fait mouler sa face.

Parmi de nombreux témoignages de condoléances, il faut citer un fragment au moins de la lettre de Robespierre. « Je t'aime plus que jamais et jusqu'à la mort. Dès ce moment je suis toi-même ».

La politique s'empare de cette mort, et chacun va l'exploiter à son profit.

Quant à Danton, il disparaît tout le mois.

L. — Au début de mars la situation est grave. Depuis un mois l'Angleterre en réponse à l'annexion de la Belgique a déclaré la guerre, « guerre d'extermination ».

Dumouriez s'est trop avancé en Hollande. Les Autrichiens menacent Liège. La Belgique attend de la coalition sa délivrance.

Les commissaires qui sont en mission en Belgique se réunissent à Bruxelles, et délèguent Danton et Delacroix pour instruire la Convention. Le 8, Danton paraît à la tribune. « Nous avons plusieurs fois fait l'expérience que tel est le caractère français, qu'il lui faut des dangers pour déployer toute son énergie... Eh bien, ce moment est arrivé... Citoyens vous n'avez pas une minute à perdre ».

Rappelons à ce propos le discours du 19 Août : « Il est temps de dire au peuple, que le peuple en masse doit se précipiter contre ses ennemis... ». La situation est identique, plus grave encore, peut-être.

Le lendemain il prononce deux discours. Un le matin sur la situation politique. « Quand l'édifice est en feu, je ne m'attaque pas aux petits fripons qui veulent démeubler, mais d'abord j'éteins l'incendie... ». « Que vo commissaires partent à l'instant, qu'ils partent cette nuit... Je fus dans une position telle que celle-ci dans le moment où l'ennemi était en France. Je disais aux prétendus patriotes : vos discussions sont nuisibles au succès de la liberté.

Vos discussions sont misérables. Je vous rebute tous, vous êtes tous des traîtres. Battons l'ennemi, et ensuite nous disputerons. »

L'après-midi, il revient à la charge, et parle sur l'établissement du Tribunal Révolutionnaire, car il faut sans désespérer prendre les grandes et graves mesures qui s'imposent. « Ici, le salut du peuple exige de grands moyens et des mesures terribles. Je ne vois pas de point milieu entre les formes ordinaires et un tribunal révolutionnaire. L'histoire atteste cette vérité ; et puisqu'on a osé, dans cette Assemblée, rappeler ces journées sanglantes sur lesquelles tout bon citoyen a gémi, je dirai, moi, que si un tribunal eût alors existé, le peuple auquel on a si souvent, si cruellement reproché ces journées, ne les avait pas ensanglantées, je dirai et j'aurai l'assentiment de tous ceux qui ont été les témoins de ces événements, que nulle puissance humaine n'était dans le cas d'arrêter le débordement de la vengeance nationale.

Profitons des fautes de nos prédécesseurs. Faisons ce que n'a pas fait l'Assemblée législative : soyons terribles pour dispenser le peuple de l'être : organisons un tribunal, non pas bien, cela est impossible, mais le moins mal qu'il se pourra, afin que le glaive de la loi pèse sur la tête de tous ses ennemis.

...Je ne propose pas que rien soit désorganisé, je ne propose que des moyens d'amélioration. »

Il voudrait encore renforcer le pouvoir exécutif, et pour renforcer aussi le législatif, il réclame encore l'union. Le 15 mars voit la dernière tentative

de réconciliation avec la Gironde qui se montre in-traitable. Ce sera donc la guerre.

Avant, il lui faut repartir pour la Belgique, calmer Dumouriez, et obtenir rétractation de la lettre pleine de menaces qu'il a adressée le 12 à la Convention. Par cette démarche, la trahison fut peut-être reculée au 4 avril.

Le 27, il est de retour, et intervient encore puissamment, quant aux moyens à mettre en œuvre pour sauver la France.

« Que dira donc le peuple ?... Il dira que des passions misérables agitent ses représentants, tandis qu'ils devraient diriger leur énergie, et contre les ennemis de l'intérieur, et contre les ennemis du dehors. Il dira que vous ne faites pas votre devoir, il le dit déjà, et moi je vous le répète. Qu'est-ce donc que ces passions qui ont ici tout dominé, au lieu que de ne s'occuper que de l'intérêt du peuple ?

« ...Si les amis de la liberté ne sont pas respectés, si la représentation nationale, si les enfants du peuple (car nous sommes ses enfants et non ses pères) ne sont pas entourés de la confiance nationale, la liberté chancelle et la patrie n'est plus.

« ...Je ne veux vous citer qu'un seul fait sur lequel vous jetterez aussitôt, comme moi, le voile de l'oubli, car s'il était dans mon caractère d'entrer dans les détails, je vous dirais... »

Le 25, la Convention remplace la Commission de Défense par le Comité de Salut Public, où la Gironde est en minorité. La bataille va reprendre au sujet de Dumouriez que tous deux ont protégé.

Le 30, les Girondins le provoquent, et s'il est encore question des fonds secrets, ils ajoutent maintenant les bruits qui circulent sur les missions en Belgique. Aussi, le 31, Danton s'explique-t-il aux Jacobins sur la trahison de Dumouriez.

« J'eus des rapprochements avec Dumouriez, je le dis, je flattais d'abord son ambition. Dumouriez nous servit surtout par ses vices. J'ai fait son éloge dans un moment où il pouvait perdre toute notre armée. »

Le lendemain, à la Convention, à de nouvelles attaques, il juge que la mesure est comble, et déclare à la Gironde cette guerre dont deux mois plus tard, ses chefs mourront.

« J'ai cru longtemps que, quelle que fût l'impétuosité de mon caractère, je devais tempérer les moyens que la nature m'a départis, je devais employer dans les circonstances difficiles où m'a placé ma mission, la modération que m'ont paru commander les événements. Vous m'accusiez de faiblesse, vous aviez raison, je le reconnais devant la France entière !

...Eh bien ! je crois qu'il n'est plus de trêve entre la Montagne, entre les patriotes qui ont voulu la mort du tyran, et les lâches qui en voulant le sauver nous ont calomniés dans la France !

...Qui a pressé l'envoi des commissaires ? Qui a accéléré le recrutement, le complètement des armées ? C'est moi : moi, je le déclare à toute la France, qui les ai le plus puissamment agi sur ce complètement.

...Serrez-vous, attelez le peuple à se réunir en armées contre l'ennemi du dehors et à écraser celui du dedans, et confondez par la vigueur et l'immobilité de votre caractère tous les scélérats, tous les aristocrates, tous les modérés, tous ceux qui vont ont calomnié dans vos départements. Plus de composition avec eux ! ».

A la suite de ce discours Danton est maintenant l'homme de la Gauche.

Le 2 avril il fait rappeler les conventionnels montagnards en mission, car il était nécessaire que « tous les patriotes se ralliassent à la Montagne pour faire rendre des décrets qui sauvent la république, et purgent la Convention de tous les lâches intriguants ».

Le 6 il est élu membre du Comité de Salut Public, le 5^e sur 9, et en devient le maître : c'est le Comité Danton.

« Je le déclare, vous seriez indignes de votre mission, si vous n'aviez constamment devant les yeux ces grands objets : vaincre les ennemis, rétablir l'ordre dans l'intérieur, et faire une bonne Constitution ».

Pendant ce temps les diplomates étrangers se réunissaient à Anvers, et projetaient le démembrement de la France.

Dans le discours du 13 avril il va montrer qu'il sait être chef de gouvernement, et qu'il en connaît les responsabilités. « Vous avez rendu dans un moment d'enthousiasme, un décret dont le motif était beau sans doute, puisque vous obligiez de donner

protection aux peuples qui voudraient résister à l'oppression de leurs tyrans... Citoyens, il nous faut avant tout songer à la conservation de notre corps politique, et fonder la grandeur française. Que la République s'affermisse et la France, par ses lumières et son énergie, fera attraction sur tous les peuples ».

Le 25 il monte à la tribune pour défendre le peuple de Paris dont la délégation, a été la veille, menacée par le Girondin Isnard, qui présidait l'Assemblée. « Je ne sais pas dissimuler ma pensée... »

Enfin le 27, il revient à la charge contre la Gironde, et c'est maintenant la lutte à mort ». « Tant d'influence commence à nous peser. Nous vous résisterons... Il est temps que nous nous coalisions contre les complots de tous ceux qui voudront détruire la République... les sections feront toujours disparaître ces lâches modérés, dont le triomphe n'a qu'un moment ».

Il est réélu au Comité le 10 mai, et le 29, il prononce un important discours sur l'état de la République. « ...Mais peut-être au milieu des orages de la révolution, trop d'intérêts, de passions et de préjugés nous divisent : allons au bien, comme cela nous est possible dans ce moment, et renvoyons le mieux au temps qui perfectionne tout. ...Combien tous ceux qui se tourmentent, pour un instant de célébrité ou d'opinion, se ralentiraient dans ces mouvements irascibles, s'ils voulaient réfléchir aux caprices de la faveur des hommes, et aux fluctuations de l'opinion des contemporains ? Ah ! combien ceux qui s'agitent dans quelques intrigues pour des jouissances de

la haine, de l'envie, ou de la domination se refroidiraient s'ils songeaient que dans quelques mois ils n'occuperont plus la pensée des citoyens, et qu'il est difficile d'obtenir quelques suffrages de ceux qui sont gouvernés ! ».

Enfin le 31, il laissera préparer le Coup d'Etat du 2 juin qui devait le débarrasser des Girondins — Il le regrettera bientôt.

En dehors de l'Assemblée, au Comité, il travaille à reconstituer le Corps diplomatique qui devait tenter la dissociation de la coalition, et chercher des alliances — à refaire l'Armée, et à organiser la lutte contre l'insurrection vendéenne. Enfin il élabore la Constitution, qu'on appellera Constitution de l'an I.

M. — Au déput de juin la France a perdu ses conquêtes, elle est déjà envahie — les Vendéens bousculent les gardes nationaux — La situation est très grave.

Danton est toujours à la tête du Comité. On signale tout autour de lui qu'il a « perdu toute son énergie », qu'il est « actuellement anéanti ». On lui reproche aussi de ne plus venir au Club. Marat attaque le Comité et l'appelle « Comité de la perte publique ». On dénonce les « endormeurs ».

Il répond mal aux attaques qui se font partout très vives.

Les moyens mis à sa disposition sont peut-être insuffisants ? — Le 29, il reçoit un surcroit de pouvoir.

Alors tout conspire contre lui, et les équipes de remplacement se préparent. Le 10 juillet on apprend que Westermann est battu en Vendée. Le Comité est renouvelé, mais Danton n'en fait plus partie — et 14 jours plus tard, Robespierre le remplace à la tête du gouvernement.

Au début de ce mois, il s'est remarié avec la « jeune et belle » Louise Gély qui a seize ans, et dont la famille était liée avec les Charpentier. Il consentit au mariage religieux devant l'abbé de Kéravenant, et même, dit-on, à se confesser.

Le 25, il est élu Président de la Convention, mais par 161 voix sur 186 votants. C'est la première fois qu'un président obtient aussi peu de suffrages ; il s'en

contente, cependant que Robespierre est entré la veille au Comité ! Il croit même devoir ajouter, « Je déclare... que je n'accepterai jamais de fonctions dans ce Comité : j'en jure par la liberté de la Patrie ».

N. — Mais [le mois d'août est derechef marqué par une crise de démagogisme violent, doublé de patriotisme exalté].

Le 1^{er} août « Eh bien soyons terribles, faisons la guerre en lions ».

Le 13, « Après la gloire de donner la liberté à la France, après celle de vaincre ses ennemis, il n'en est pas de plus grande que de préparer aux générations futures une éducation digne de la liberté... Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple... Mais que doit faire le législateur ? Il doit concilier ce qui convient aux principes et ce qui convient aux circonstances... Sans doute il faut respecter la nature même dans ses écarts. Ne calomnions pas ceux qui les premiers ont fait plus que nous ».

Et le 5 septembre, « Attachez à la possession d'un fusil un prix tel que le citoyen préfère la mort à la perte de son arme.

Annoncez la ferme résolution d'avoir autant de fusils, et presque autant de canons, que de sans-culottes.

Il faut multiplier l'action du Tribunal Révolutionnaire, il faut qu'il soit divisé en un assez grand nombre de sections, pour que tous les jours, un aristocrate, un agent des puissances coalisées paye de sa tête, ses forfaits.

Que le peuple voie tomber ses ennemis, qu'il voie que la Convention s'occupe de ses besoins, que

le peuple voie clairement, enfin, que la Convention s'occupe essentiellement de son bonheur ».

Tous les discours de cette période produisent alors une forte impression, et le 6, on le juge de nouveau capable d'action, alors un député demande, « que malgré lui, il soit adjoint au Comité ».

Après mure réflexion il répondra. « Je ne serai d'aucun Comité mais l'éperon de tous ».

Hélas, le jour où il prononce ces paroles, il disparaît encore une fois. — Il n'y a plus d'éperon, il n'y a plus même de Danton !

O. — Pendant plus de 2 mois, il déserte sa place à la Convention, il est officiellement « malade ». De quelle affection, on ne sait.

Il loue une maison à Choisy, et se rend aussi à Sèvres chez les Charpentier.

Suberbielle raconte qu'à une visite qu'il lui fit, alors qu'il pensait haut : « Ah ! si j'étais Danton ! » — « Danton dort — gronda le tribun — oui, mais il se réveillera ».

Il se disait « saoul des hommes » et « avait besoin de fuir les hommes pour respirer ».

Pendant ce temps, il était vivement préoccupé par le sort des Girondins, et celui de la reine qui venait d'être transférée à la Conciergerie — mais il ne tente rien pour les sauver.

Le 13 octobre (21 vendémiaire), il écrivait à la Convention : « Délivré d'une maladie grave, d'après l'avis des gens de l'art, j'ai besoin, pour abréger le temps de ma convalescence d'aller respirer l'air natal : je prie en conséquence la Convention de m'autoriser à me rendre à Arcis-sur-Aube. Il est inutile que je proteste que je reviendrai avec empressement à mon poste, aussitôt que mes forces m permettront de prendre part à ses travaux. »

Il semble que chez lui, son temps soit partagé entre la promenade, son jardin, ses terres, la chasse et la pêche. Il se rend aussi chez le notaire, acquiert des terrains pour arrondir son domaine.

[On dit qu'il ne lisait pas de journaux, s'irritait si l'on parlait politique, surtout à la mode terroriste. Se promenant un jour dans son jardin, avec un voisin Doulet, (qui plus tard racontera l'anecdote) il vit arriver un autre ami, un journal à la main : Bonnes nouvelles, criait-il — Quelles nouvelles ? — Tiens, lis ! Les Girondins sont condamnés et exécutés ! — Le tribun blémit, ses yeux se remplirent de larmes — Une bonne nouvelle ! Tu appelles ça une bonne nouvelle. Misérable ! — N'étaient-ce pas des factieux ? — Des factieux ! riposta le tribun avec amertume. Ne sommes-nous pas tous des factieux ? Nous méritons tous la mort autant que ceux-là. Nous subirons leur sort les uns après les autres »].

A Paris les calomnies circulent et s'enflent. Les amis démentent, mais cela ne suffit plus. Il faut revenir.

Le Comité gouverne en dictateur, la Terreur règne, les têtes tombent, Robespierre règne.

Le 18, Danton est signalé à Troyes — il rentre à Paris.

P. — [Il apprit bientôt que dans les révolutions, le précepte de Richelieu s'applique aux tribuns, comme il s'applique aux rois. « Qui quitte la partie, la perd »].

Or dans d'aussi graves circonstances, quelle est sa principale préoccupation à la rentrée ? — L'abolition de la Terreur, la clémence et l'union !

« Le peuple ne veut pas que l'individu qui n'est pas né avec la vigueur révolutionnaire soit, pour cela seul, traité comme un coupable.

Maintenant que le fédéralisme est brisé tout homme qui se fait ultra-révolutionnaire donnera des résultats aussi dangereux que pourrait le faire le contre-révolutionnaire décidé.

Après avoir donné tout à la vigueur, donnons beaucoup à la sagesse ».

Mais Robespierre ne va pas l'attaquer encore, il se rapproche de lui, car il a besoin de son aide pour abattre d'abord Hébert, et ses gens.

Danton est applaudi à la Convention, il repaît aux Jacobins, pousse Desmoulins à fonder le Vieux Cordelier qui continuera sa campagne pour la clémence. « Ouvrez les prisons à ces 200.000 citoyens que vous appelez suspects, car dans la Déclaration des droits, il n'y a point de maisons de suspicion, il n'y a que des maisons d'arrêt ».

Le 22 brumaire, il se fait acclamer dans un discours sur l'instruction commune :

« L'enfant est à la patrie avant d'être à son père, son intérêt seul veut qu'il soit élevé en commun. Il ne suffit pas qu'un enfant soit bien élevé, il doit l'être bien **pour tous**.

Nous ne vous les arracherons pas, vos enfants ! Mais vous ne pourrez les soustraire à l'influence nationale ».

Robespierre considérait certainement d'un mauvais œil, les nouveaux succès de Danton, tant à la Convention qu'aux Jacobins, son influence qui renaissait, et le succès du Vieux Cordelier auprès des parisiens.

Q. — Cette ardeur n'aura été qu'un feu de paille, et maintenant la roue du destin va tourner vite.

Le 2 nivôse, aux Jacobins, les Hébertistes se vengent des attaques de Desmoulins, et à leur tour s'en prennent violemment aux Dantonistes.

Danton, présent, refuse le combat et sort avec ses amis. Le lendemain, s'il parle, ce n'est pas pour contre-attaquer, mais à peine pour les défendre, et pourtant... Il fait surtout appel à l'union. « L'ennemi est à nos portes et nous nous déchirons. Toutes nos altercations tuent-elles un Prussien ? ».

Le 16, on attaque toujours Philippeaux, un des siens, et s'il intervient c'est très prudemment. Il termine encore par : « Sacrifions nos débats particuliers, et ne voyons que la chose publique » — et le 18, à la Convention, il n'intervient pas.

Aussi, Robespierre, pour ruiner Danton, va miner sa situation en abattant successivement ses principaux appuis : Philippeaux, Fabre, Desmoulins, Héroult. — Les motifs, hélas, ne vont pas manquer à l'Incorruptible !

Leile Desmoulins écrivant à Fréron le 24 Ventôse signale : « Marius n'est plus écouté, il perd courage et devient faible ». Marius, c'est Danton. Amis et ennemis le montrent « fatigué » et pris de « torpeur ».

Lui-même déclare le 5 Ventôse en sortant de la Convention : « Cette salle est une véritable sourdine.

Il faudrait des poumons de Stentor pour s'y faire entendre ». Que les temps sont changés !...

Pendant ce temps ses ennemis redoublent d'efforts. Danton répond seulement par quelques paroles violentes, et aussitôt retombe dans sa torpeur.

Or, dans la nuit du 24 Ventôse, Hébert est arrêté avec sa bande.

Danton semble donc triompher — et le 29 il va prononcer à la Convention son dernier discours. « Le temps est venu où on ne jugera plus que les actions. Les masques tombent, les masques ne séduiront plus.

Je prévois le moment désirable, où tous les masques vont tomber, où il ne restera plus que des hommes dignes des vertus dont le règne s'établit dans notre République.

Le temps du règne de la vérité et de la justice est enfin arrivé ! »

Ces paroles devaient déchaîner l'enthousiasme, et entraîner l'impression du discours.

Une semaine après Hébert était guillotiné. Cependant, le 1^{er} Germinal, le Dantoniste Tallien montait au fauteuil de la Convention, et l'autre Dantoniste le boucher Legendre, au fauteuil des Jacobins. Maintenant, pour Robespierre, le temps presse.

Au Comité, c'est Billaud qui réclame la tête de Danton et l'obtient.

Pendant ce temps, ses amis lui conseillent de passer à l'offensive. Depuis le 30 ventôse, il n'est retourné ni à la Convention, ni au Club ; il est à Sèvres, et jouit du printemps commençant !

Thibaudeau qui va le voir le trouve « semblable à un malade qui abjurerait le monde parce qu'il le va quitter ».

On vient le prévenir du danger qui le menace, on lui conseille de fuir — il ne bouge pas.

Le 9 Germinal au soir, les deux Comités sont réunis, ils délibèrent sur l'arrestation, qui, à la fin de la séance est décidée — et l'ordre d'arrestation est signé.

Rühl fait prévenir Danton. Panis, le messenger, trouva [le tribun assis au coin de son feu. L'homme parut indifférent d'abord, tisonnant sans mot dire. Et il resta là, dans ce fauteuil, le reste de la nuit, ne voulant pas être arrêté dans son lit. Le pas des gendarmes s'entendant dans la cour du Commerce il prévint sa femme. « On vient m'arrêter » et comme, éperdue, elle pleurait, « N'aie pas peur, dit-il machinalement, ils n'oseront pas ». Il se laissa emmener sans aucune résistance à la prison toute proche du Luxembourg].

Le 10, la Convention se réunit à 11 heures, et décrète la mise en jugement.

Le 13, le procès commençait — il devait durer quatre jours pendant lesquels Danton se défendit, et attaqua.

Dans une telle circonstance la vie, pour lutter encore, fait appel aux suprêmes réserves d'énergie, aux meilleurs moyens pour les utiliser, et se fait obéir.

Le jugement était rendu d'avance, et le 16 Germinal de l'an II de la République, Danton allait sui-

vre Vergniaud, et précéder Robespierre.

Il avait dit un jour : « Hâtons-nous mes amis, hâtons-nous de terminer la Révolution. Ceux qui font les révolutions trop longues, ne sont pas ceux qui en jouissent ».

Et, ainsi que le craignait le plus grand des Girondins, la Révolution, comme Saturne, dévorait successivement tous ses enfants.

N.B. — Pour notre étude nous n'avons pas jugé utile de suivre Danton pendant les 4 derniers jours. Car dans ces circonstances extraordinaires, ne pouvait apparaître qu'un individu extraordinaire, sans rapport obligé avec le passé, et qui ne l'éclairerait pas forcément. Un tel personnage ne rentre d'ailleurs pas dans le cadre de notre sujet. Circonstances qui sont pour nous peu compréhensibles, où l'on est réduit à des comparaisons qui n'expliquent rien, et que par conséquent, nous risquons de mal utiliser.

R. — Nous aurions voulu ajouter à ce résumé de la vie de Danton une étude de ses portraits, de ses bustes, de son écriture, et peut-être des variations qu'on aurait pu observer.

Il existe de nombreux portraits, dessins, gravures ou croquis. Citons le portrait légué par le Docteur Robinet, peut-être le plus connu.

Un dessin de Bonneville.

Les dessins de David, et parmi ceux-ci, un à la plume datant de 1794, au musée de Lille — un portrait charge fait à la Convention en 93 ; enfin le dernier fait au vol, alors que la charrette qui conduisait Danton à l'échafaud passait devant le café de l'Ecole.

Ajoutons le croquis exécuté par Vivant-Denon, au fond de son chapeau, pendant une séance du tribunal. Pour les premiers, nous ne connaissons pas les dates exactes d'exécution — et pour l'ensemble nous ne savons rien des qualités de ressemblance.

Il y aurait un buste du temps en terre cuite. On ne peut s'y reporter pour les mêmes raisons, et les enfants et petits-enfants ne l'ont jamais vu.

Quant à l'écriture, on n'en a que peu de spécimens. Danton écrivait très peu. On annonce pourtant la publication prochaine de sa correspondance.

Il reste la signature — mais on sait qu'il ne faut rien conclure d'un mot, sans le rapporter à l'en-

semble dont il fait partie — encore plus, quand celui-ci a été combiné, arrangé, modifié. Ainsi, ce n'est plus l'individu tel qu'il est, mais souvent celui qu'il voudrait paraître.

CHAPITRE VI

Dans les pages qui précèdent immédiatement nous avons essayé de montrer que la vie politique de Danton pouvait être divisée en périodes qui s'opposent en se suivant, et pour chacune de ces périodes nous espérons avoir dégagé ce qui la caractérisait vraiment.

A tout changement nous avons cherché les raisons données par les historiens. Bien souvent ils se sont bornés à constater ou à s'étonner. D'autres ont interprété ces variations suivant leurs tendances personnelles, d'autres encore, d'après leurs passions. Lorsqu'on trouve des explications, elles sont très différentes, c'est dire qu'aucune ne s'impose.

Nous pensons que ces oscillations peuvent être conditionnées directement par le rythme propre de l'individu.

Avant d'examiner séparément, différents aspects du caractère de Danton, il faut nous rappeler ce que pouvait être le milieu dans lequel il évolua pendant ces cinq années — ce qui éclaire singulièrement l'amplitude des réactions que l'on observe. Celles-ci sont d'autant plus vives et plus profondes que la bataille est sans trêve, âpre, violente, souvent sans merci, partout, près de soi, chez ses amis, chez ses ennemis — car chacun aspire aux premières places, à la gloire, à la puissance. Souvent enfin, c'est sa vie qu'il faut défendre.

Cette lutte ininterrompue est à coup sûr épuisante, et les défaillances que l'adversaire toujours aux aguets espère, n'en sont que plus graves, et pour le présent, et pour l'avenir. Ainsi peut-on mieux comprendre la brutalité qui marque chaque retour à l'activité. Il faut alors se remettre de niveau, rattraper le terrain perdu, et peut-être même frapper d'autant plus fort qu'on a conscience que les possibilités n'auront qu'un temps, qu'il faut prendre de l'avance, préparer l'avenir.

Tout d'abord, éliminons la neurasthénie que certains ont cru discerner. A ce propos rappelons que la mélancolie cyclothymique est bien souvent appelée ainsi, de même que certaines formes dans leurs degrés atténués ont été prises pour de l'hystérie.

Ici, dans l'étiologie, nous ne connaissons pas d'intoxication, d'infection, de traumatismes, d'émotions, de préoccupations, de longue durée.

Les périodes de dépression ne sont pas précédées pendant des semaines ou des mois, de signes traduisant une lassitude générale, et un ralentissement des fonctions. Au contraire, chacune débute brusquement. Enfin, parmi les contemporains, personne ne signale d'amaigrissement remarquable, de pâleurs, de céphalées répétées, d'algies diverses.

Pendant ses retraites à Arcis, à Sèvres, il ne reste pas immobile en proie à une fatigue insurmontable. Il fait quelques promenades, s'occupe de son domaine, chasse, pêche.

ETUDE PSYCHOLOGIQUE

Il faut maintenant nous résumer, et essayer d'abord un portrait moral de Danton qui servira de base aux deux esquisses que nous tenterons ensuite, l'une montrant ce que pouvait être le Danton des périodes d'hyperactivité, l'autre celui des périodes dépressives.

Nous l'avons déjà vu bon fils, bon époux et bon père, homme de foyer, ayant le goût du confort, de la vie large. Nous avons pu observer le développement de son amour de l'argent, qui lui a attiré d'abord des attaques sournoises, puis des reproches directs, enfin, de véritables accusations. Cette passion s'accorde avec sa nature paysanne, qui allie la prudence dans le présent, à la prévoyance de l'avenir. Ainsi, au fur et à mesure qu'il améliorera sa situation matérielle, il embellira sa demeure, achètera des terres à Arcis.

Il demeure également le bon camarade, qui reçoit souvent et avec joie, ses nombreux amis. Il croit à l'amitié comme il s'étonne toujours de la trahison — mais il est sans rancune, et a le pardon facile. « Je suis sans fiel, non par vertu, mais par tempérament » et « La haine est étrangère à ma nature ».

Il est cordial, généreux, et chacun autour de lui profite des améliorations, des profits, qui surviennent. C'est un jouisseur.

Il semble connaître d'instinct les hommes, et si on ajoute encore son bon sens paysan qui n'admet comme loi que celle de l'expérience, on comprend le réaliste et l'opportuniste qu'il fut. Malheureusement il est paresseux, indolent, ne prépare jamais ses discours, et peu ses actions. Sa nonchalance nuira souvent à son ambition, et le manque de persévérance l'empêchera même de profiter des résultats acquis, d'exploiter un succès.

Maintenant, quel est son bagage, son acquis, à la veille de devenir homme politique, et homme de gouvernement ? On ne sait, car on ne peut sérieusement se baser comme certains l'ont fait, sur le nombre et le genre des ouvrages composant sa bibliothèque !

L'homme politique conserve l'extérieur du Danton que nous connaissons, c'est la même cordialité, la même bonhomie. Toujours bruyant, grossier, vulgaire même, mais une incontestable sympathie émane du personnage, aussi comprend-on sa popularité, aussi bien que la haine de ses ennemis politiques moins bien doués. D'ailleurs, il aime se faire approuver comme si parfois il sentait le besoin d'un soutien, d'un réconfort. Malheureusement, il devient quelquefois la proie de ces sociétés, plutôt que le maître.

Au début de sa nouvelle carrière, nous le voyons ambitieux, flatteur du peuple, toujours opportuniste, ayant le sens du moment plus que de la mesure. Il semble confiant en soi, surtout dans les moments

de pleine réussite, plein d'élan, d'enthousiasme, d'audace — c'est un véritable entraîneur d'hommes. Mais toutes ces qualités ne sont qu'intermittentes. Il est de plus impatient, impulsif, peu tenace, toujours nonchalant et paresseux.

Puis, surviennent de brusques colères, véritables accès de violence, où il se montre grossier, cynique, fanfaron ; accès suivis souvent de retours brusques à la prudence. Son astuce, sa rouerie lui servent d'ailleurs à faire admettre ces accès, ces inégalités.

Ici, sa passion de l'argent se donne libre cours. Nous n'avons pas à traiter de sa vénalité, qui est presque certaine. Il put assouvir son instinct de la propriété, acheter un domaine, l'arrondir ensuite dans son petit pays, dans le berceau de sa famille. Comme le paysan qui profite des éclaircies, des journées favorables pour accomplir ses travaux, et mettre à l'abri sa moisson, Danton prépare sa retraite, saisit toutes les occasions, pense à l'avenir, pour soi et pour sa famille. Ainsi, dès le 21 septembre 1792, réclame-t-il de la Convention qu'elle déclare que « ...toutes les propriétés territoriales, individuelles et industrielles seront éternellement maintenues ». Une autre fois encore, il disait : « Hâtons-nous, mes amis, hâtons-nous de terminer la révolution ; ceux qui font les révolutions trop longues ne sont pas ceux qui en jouissent ».

Il est aussi conscient de ses faiblesses, et s'il s'entoure de gens qui, dans l'ensemble, sont suspects, peu recommandables c'est sans doute qu'il

n'a pu trouver mieux, parmi ceux qui lui étaient indispensables. S'ils avaient les qualités qui lui manquaient, ils avaient souvent aussi ses défauts.

Examinons maintenant le chef, et reconnaissons tout d'abord qu'il arrive au Ministère sans grande préparation. Aussi, devra-t-il utiliser au maximum ses dons et ses qualités, faire appel aux notions de Droit et de Procédure qu'il possède, et à sa connaissance des hommes, des clubs, des assemblées, pour suppléer à tout ce qu'il ignore quant à l'Administration, aux Finances, à l'Economie et à la Diplomatie d'une Nation.

Il est paresseux, mais sait faire travailler. Il a du bon sens, du jugement, ne croit qu'à l'expérience, toutes qualités paysannes. Il joint la connaissance instinctive des hommes, des ressorts qui les meuvent, des mobiles qui les conduisent. Aussi, suivant les circonstances, se montre-t-il flatteur, ou grossier, brutal, cynique. Enfin, il sait que rien de grand ni de durable n'est possible sans l'union.

Il suscite, il décide, il entraîne. Son réalisme lui permet bien souvent de profiter de l'apparence des choses, et il sait adapter la réalisation progressive d'une idée.

Malheureusement encore il est incapable de persévérance dans l'action, et il ne peut exploiter le succès. S'il est capable d'élan, d'audace, la volonté fléchit soudain — ce n'est pas un caractère.

En étudiant l'orateur, nous écarterons le côté

littéraire de la question. Nous signalerons seulement que « le style de Danton est le style d'une mauvaise époque. L'image abonde chez lui, mais toujours pathétique ou frénétique et non pittoresque, vitupérative ou enthousiaste à l'excès, allumeuse de passions, jamais évocatrice de visions... [Lanson].

Pour juger vraiment, il faudrait le ton, les gestes, l'animation, le rythme du débit, la puissance qui manquent. Ce serait là pourtant, l'homme... Mais il faut aussi se méfier des habitudes oratoires, des diverses réactions qui font souvent aller la parole beaucoup plus avant que la pensée.

Malgré cela on trouve encore au milieu des qualités et défauts opposés, le bon sens qui veut profiter de l'expérience, qui reconnaît toute la valeur de ce qui existe déjà, qui ne veut rien désorganiser, mais améliorer, loin de tout esprit de système et d'idées purement théoriques. Il distingue encore ce qui peut être dit à une foule ou à une assemblée, et ce qu'elles ne doivent pas connaître, qui relève seulement du gouvernement. S'il flatte, c'est plus par nécessité que par goût, et s'il frappe très dur, c'est souvent pour le même motif.

Ce n'est pas la préparation savante, minutieuse, dosée ; c'est encore une fois la connaissance instinctive des hommes qui lui permet d'épier l'effet de ses paroles sur ses auditeurs, et dès l'apparition de signes très discrets qu'il reconnaît, de tourner bride pour agir mieux. D'autres fois, il est violent — c'est souvent pour emporter une décision. D'autres fois, c'est l'Assemblée elle-même qu'il malmène. Il lui

arrive aussi d'abuser de son pouvoir qu'il connaît bien, de dépasser la mesure — il dépasse ainsi le but et obtient une réaction inverse, qui, souvent, le laisse désemparé.

Ici encore, pour allumer les passions, pour arracher une décision, pour entraîner à l'action, pour attaquer, pour se défendre, il ne pouvait qu'être servi par ce rayonnement qui ajoutait à son autorité.

ETUDE PSYCHO-PATHOLOGIQUE DES PERIODES D'EXPANSION

Il nous paraît inutile, sans faire de longues répétitions et nous écarter de notre but, de rappeler en détails les actions qui ont rempli les périodes d'expansion psychique — nous remarquerons seulement ce qui les caractérisait.

C'est d'abord la flamme, l'élan, l'ardeur, les exagérations dans ce qu'il entreprend. S'il travaille, il fait également beaucoup travailler, conseille, et guide — il s'attaque à tout, il est partout, et pour tout, stimulant, créant, organisant, améliorant. Il forge, crée de toutes pièces, mais en utilisant toujours les enseignements de l'expérience. Il est alors capable de persévérance, et utilise au maximum sa connaissance des individus. C'est maintenant qu'il est le plus adroit, car s'il est ardent, il n'est pas vraiment audacieux, et c'est dans ces périodes que ses dons de prudence jouent le plus, malgré l'apparence.

Son réalisme, son opportunisme s'appuient sur ce qu'il connaît des hommes, des foules, des Assemblées, des hommes de loi. S'il est flatteur, c'est par nécessité. « Je flattais son ambition... j'ai fait son éloge dans un moment où il pouvait tout perdre... » Il est heureux, profite de sa popularité, s'en sert pour avancer, pour monter plus haut. Il est plein d'optimisme, cette vertu de l'action dont le rôle est si nécessaire pour l'exécution.

Il sent aussi davantage, les malheurs de la Patrie, la triste condition de certains le touche beaucoup et, dans ces périodes, il en est autant stimulé pour entreprendre, presser et activer.

Si ses passions et ses instincts paraissent déchaînés, nous pensons que c'est surtout en apparence, car souvent nous distinguons le but derrière ces manifestations. S'il est violent, grossier, audacieux, presque toujours il y a nécessité, c'est le moyen qu'il juge le plus opportun et le mieux dans son tempérament pour obtenir ce qu'il veut.

Il se montre bon, charitable, regrette les excès commis, essaie d'atténuer ceux qu'il ne peut éviter ou reconnaît comme nécessaires.

Enfin, c'est seulement dans ces périodes qu'il est capable de volonté, qu'il se montre vraiment homme d'Etat.

En dépit des apparences, il est prudent, réaliste, homme d'ordre, d'expérience, sachant concilier les principes révolutionnaires et les circonstances, conscient pleinement de l'esprit national, de ses responsabilités, et des possibilités.

Vaincre d'abord, rétablir l'ordre, et donner, enfin, une Constitution.

C'est alors le grand patriote, l'homme providentiel.

« ...Tel est le caractère français, qu'il lui faut des dangers pour déployer toute son énergie. »

« Cette même violence qui entretient le feu de son génie. »

« Vos dissensions sont nuisibles au succès de la Liberté. Vos discussions sont misérables. »

« Battons l'ennemi, et ensuite, nous discuterons. »

« Profitons des fautes de nos prédécesseurs, organisons, non pas bien, cela est impossible, je ne propose que des moyens d'amélioration, renvoyons au temps qui perfectionne tout... »

ETUDE PSYCHO-PATHOLOGIQUE DES PERIODES DEGRESSIVES

Si les périodes d'expansion psychique témoignent d'une ardeur anormale, ici on n'observera pas de périodes de repos, de disparition complète, car il faut se rappeler l'époque et la situation de l'individu. Ce seront seulement des périodes de ralenti, d'intensité variable il est vrai, en dépit des circonstances. Aussi, ces actions obligées doivent-elles souvent être interprêtées.

Sans motifs valables ou sans aucune raison, il s'éloigne ou abandonne la vie politique.

Il se contente de postes peu importants, non en rapport avec ce qu'il peut légitimement espérer. Il tolère certains contrôles, admet des restrictions dans ses pouvoirs. Ou bien il laisse aller ses affaires, pendant que ses ennemis s'agitent, à ses dépens, naturellement. Il ne revient pas préparer son élection, alors qu'il se porte candidat. Il est absent les jours précédant immédiatement le 10 Août, qu'il reconnaît pourtant avoir préparé. Il est en proie à une torpeur extrême dans de telles circonstances, à la veille d'être ministre ! S'il est président des Jacobins, il ne vient pas dans ce milieu où il ne faut pas se laisser oublier.

Où le trouve-t-on, alors ?

A son foyer, ou à Arcis, il s'occupe de jardina-

ge, d'arrondir son domaine. Une fois aussi, il va en voyage avec son beau-père.

Il se retire, s'isole, anéanti, « saoul des hommes », en proie à une [profonde neurasthénie].

Il rumine deux ou trois pensées, telles que la fin des Girondins, la détresse de la Reine, mais il ne peut rien tenter, rien ne le stimule.

Et pourtant, ce seraient de prochaines élections, l'agitation des ennemis, les amis en danger, enfin la terrible menace qui s'approche de lui...

Quand il est présent, il répond mal aux attaques, agit à contre-sens, se laisse évincer du Comité, défend peu ou mal ses amis, ses appuis. Il a perdu son flair de politicien. « Le temps du règne de la vertu et de la justice est enfin arrivé. » Dans de pareilles circonstances, on ne peut comprendre de telles paroles. Se faire applaudir ne suffit plus, et ce ne sont pas de pareilles maladresses qui reconquièrent des partisans !

Il ne peut même pas profiter des derniers atouts : Tallien président de la Convention, Legendre président des Jacobins.

S'il est audacieux, c'est à contre-temps. Témoin la séance du 26 octobre 1793.

La caractéristique de ces périodes semble être la maladresse.

Maladresse dans les préparatifs, maladresse dans les attaques, comme le 22 septembre 93, contre Roland et Mme Roland, maladresse dans ses excuses des massacres de septembre.

Il insiste inutilement, s'obstine, perd la partie.

Maladresse dans son avidité de jouissance, dans son amour imprudent de l'argent. C'est dans les moments où les accusations se précisent qu'il s'installe plus luxueusement, qu'il achète des biens à Arcis. Enfin surtout, ce sont les pillages de Belgique !

Il a vraiment perdu tout contrôle de soi-même. Durant des accès de colère terribles, il se montre grossier, cynique, brutal. Ces accès durent peu et le laissent profondément abattu. Les violences sont folles, et c'est alors suivant Machiavel, la violence condamnable, celle qui détruit, non la violence qui répare, que nous avons reconnue chez l'autre Danton. Sa prudence même, le conseille quelquefois mal. Tout est désordonné, déréglé.

Ses dons sont étouffés, il perd sa souplesse, sa ruse, son astuce, son sens politique. Il n'a plus confiance. L'homme d'Etat, le sauveur de la Patrie en danger a disparu.

S'il a pu conserver quelques automatismes, s'il reparait, ce n'est qu'une illusion ou pendant un éclair, car il lui manque maintenant la chaleur, la flamme naturelle qui conquièrent à coup sûr les foules, les Assemblées.

Remarquons, pour terminer, que ses qualités l'abandonnent, en même temps que son énergie disparaît. Il perd le contrôle de soi-même, et s'il agit c'est d'une manière désordonnée, il est désorienté.

— Enfin, il est une accusation que l'on retrouve souvent chez ses contemporains, comme chez des historiens. Nous pensons que c'est le développement,

et la régression de ses qualités et ses défauts, évoluant parallèlement au rythme de son tempérament, qui l'ont souvent fait considérer comme un hypocrite. Aussi le croyons-nous, lorsqu'il s'écrie :

« ...Ai-je une face hypocrite ?

« ...Je ne sais pas dissimuler ma pensée.

* * *

Dans ces deux résumés psycho-pathologiques, nous avons pris et repris les qualités, les défauts, les passions, montrant ainsi que le fond mental de l'individu demeurerait, mais que seul l'aspect variait.

Aussi, après avoir analysé, pourrions-nous reprendre l'essai psychologique les précédant, pour regrouper en synthèse, cette apparente dualité.

CONCLUSIONS

Suivant l'usage, il nous faut maintenant résumer les idées qui nous ont incité à entreprendre cet essai, les rapporter aux travaux antérieurs, et enfin comparer le personnage considéré avec les types psychiatriques connus.

1° Parmi beaucoup d'autres aspects, la Révolution se présente comme une période de réactions excessives. Ces réactions sont dues à un état d'esprit anormal, et à la présence, parmi ses chefs, d'éléments extraordinaires.

Danton nous paraît un de ceux dont les réactions furent excessives.

2° Ses contemporains remarquaient déjà ses défaillances, ses éclipses.

Les historiens les constatèrent également, et de plus, s'étonnèrent de l'activité qu'il déploya pendant certaines périodes.

Ces oppositions d'humeur leur parurent souvent le fait de la neurasthénie.

3° Nous pensons plutôt que ces alternatives peuvent être rapportées au tempérament cyclothymique, caractérisé par des troubles circulaires de l'humeur, d'intensité variable.

4° La vie de Danton dans la première partie qui s'étend de 1759 à 1789 est mal connue. Mais la deu-

xième partie, la vie politique qui peut être examinée avec plus de précision, nous a paru susceptible d'être divisée en périodes qui s'opposent en se suivant — les unes dépressives, les autres d'hyperactivité.

Rien ne conditionne vraiment ces oscillations, ni maladie organique, ni les événements.

5° Nous énonçons ensuite les raisons qui nous font éliminer la neurasthénie que des historiens invoquaient.

Enfin, avant de tracer deux essais montrant Danton sous deux aspects extrêmes, caractéristiques de chacune des périodes, nous avons tenté un portrait moral nous permettant de composer, de regrouper des qualités, défauts, et passions en apparence souvent opposés,

Heureux si notre interprétation a pu, chemin faisant, éclairer la complexité d'un homme de cette trempe, où le meilleur voisinait avec le pire, mais qui, en définitive, eut une action salutaire, incontestable, dans un des moments les plus tragiques de notre histoire.

Vu : *Le Doyen*,

BALTEAZARD.

Vu : *Le Président*,

MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE

- AULARD. — Histoire politique de la Révolution Française (Paris, 1901).
— Les grands orateurs de la Révolution (Rieder, 1914).
BÉON. — Notice sur Danton.
BERTRAND DE MOLLEVILLE. — Mémoires.
BEUGNOT. — Mémoires, T. I (Paris 1866).
BRISSOT. — Mémoires.
BUGHEZ et ROUX. — Histoire parlementaire, XIX.
CABANÈS. — L'enfer de l'histoire (A. Michel, 1926).
CABANÈS et NASS. — La névrose révolutionnaire, 1906.
CHUQUET. — Historiens et Marchands d'histoire (Paris).
DESTAINVILLE. — La jeunesse de Danton (Reims 1928).
FRÉVILLE. — Danton (Reims, 1908).
A. FRIBOURG. — Discours de Danton.
GAXOTTE. — Histoire de la Révolution Française (A. Fayard).
LAMARTINE. — Histoire des Girondins.
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — I, XIV, XVII.
G. LE BON. — La Révolution Française (Flammarion).
G. LECOMTE. — La vie amoureuse de Danton. (Flam. 1927).
LÉNÔTRE. — Paris révolutionnaire (F. Didot, 1895).
LOUIS-BLANC. — Histoire de la Révolution Française.
MADELIN. — La Révolution (Hachette).
— Les hommes de la Révolution (Plon).
— Danton (Hachette).
MATHIEZ. — La Révolution française (3 vol., A. Colin).
— Danton et la paix (Renaissance du Livre).
— La formation de la légende Dantonienne (Paris, Revue historique).
— Autour de Danton (Payot).
— Le 10 août (Hachette).
MICHELET. — Histoire de la Révolution Française.
MIGNET. — Histoire de la Révolution Française.

ROBESPIERRE. — Projet du rapport fait à la Convention contre Fabre, Danton, Philippeaux.

ROBINET. — Biographie de Danton.

— Mémoires sur la vie privée de Danton. (Paris 1865).

Mme ROLAND. — Mémoires.

J. ROUJON. — Ce bon M. Danton (Plon).

DE SAINT ALBIN. — Danton.

SAINT BEUVE. — Nouveaux lundis.

A. SOREL. — L'Europe et la Révolution Française.

TAINÉ. — Les origines de la France contemporaine.

THÉVENOT. — Notice généalogique et biographique de Danton (Arcis-sur-Aube, 1904).

THIERS. — Histoire de la Révolution Française.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER. — INTRODUCTION	13
CHAPITRE II	15
L'individu dans la vie sociale. — L'individu dans les périodes de crises. — L'individu dans le monde politique. — L'individu dans les crises politiques. — La Révolution. — L'Historien : l'individu ; les conséquences de ses réactions sociales. — L'homme privé. — L'homme politique. — L'individu à travers un tempérament, une psychose.	
CHAPITRE III	19
Danton et les historiens. — Le rythme particulier de l'homme.	
CHAPITRE IV	23
La Cyclothymie. — Tempérament. — Description. Discussion. — Le rythme périodique. — Rythme de l'Univers. — Cyclothymie. — Rythme périodique anormal.	
CHAPITRE V	31
La Vie de Danton. — A) Antécédents, enfance (1759). — B) à Q) Périodes oscillantes (1789-1794). — R) Portraits, buste, écriture.	
CHAPITRE VI	85
Oscillations importantes dues au milieu. — Diagnostic différentiel. — La neurasthénie. — Etude psychologique. — Etude psycho-pathologique : période d'excitation, période dépressive.	
CHAPITRE VII. — CONCLUSIONS	101
BIBLIOGRAPHIE	103

